3 1761 07988547 1

PQ
2611
O72
O7

ANDRÉ FONTAINAS

—

L'Ornement de la Solitude

— *ROMAN* —

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCIX

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lornementdelasol00font

DU MÊME AUTEUR

Le Sang des Fleurs *(épuisé)*. . . . . 1 vol.

Crépuscules. . . . . 1 vol.

L'ORNEMENT DE LA SOLITUDE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

ANDRÉ FONTAINAS

L'Ornement de la Solitude

— *ROMAN* —

Tout livre qui ne s'adresse pas à la majorité, — nombre et intelligence, — est un sot livre.

CHARLES BAUDELAIRE.

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCIX

PQ
2311
O72
O7

A

PIERRE QUILLARD

AVERTISSEMENT

J'entreprends de conter le simple accident d'un réveil soudain ouvert — c'est le mien — sur les agonies d'après la mort. Un récit tel ne peut se satisfaire de l'étiquette *roman*, que par défaut d'en connaître de mieux appropriée.

Les circonstances, à peine des péripéties, les sentiments seuls, peut-être, y varieront doucement ; point de secousse, nulle aventure, peu de paysage y rehaussera la parade ou l'intérieur sursaut de l'immobile drame.

Je dirai, l'œil avec persistance attaché sur l'émoi obscur de mon cerveau : j'étais ceci, ou, parmi de la brume creusée, telun souvenir, encore que vague, me retrouve. La fréquentation amicale graduellement illumine son geste patient vers des prairies plus paisibles; je sus le chérir, et lorsque, m'évadant des ténèbres anciennes d'une angoisse, je vins sourire aux sourires d'un meilleur soleil que ma joie, encore enfantine, reconnut, soudain — où, le

guide, enfui? il m'en reste une stupeur parmi les pensées reconquises, et de l'espoir.

Le jeu loquace absent des adultères ou motifs autres à soutenir l'habituelle armature des épisodes d'un roman, qu'y chercherait le lecteur? — pas même le site ne s'y trouve, imaginaire, réel, où le caprice d'écrire fixe les événements successifs.

Je n'ai voulu regarder qu'en moi seul. Croquis à peine apparent, l'effigie ne s'y surprend guères de l'amie à qui je dois tant. Peut-être aussi l'ai-je créée, et n'est-ce sur quelque paroi de souvenir l'image d'une illusion?

Je sais. Il n'importe (quelqu'un parle), à qui sait évoquer, s'il invente, et combiner en une suite liée les actes ou des sentiments du passé. Pour ne m'opposer à la constante erreur, n'allais-je pas, moi aussi, projeter, avec tout l'artifice de concordances et d'analogies, le mensonge d'une histoire où j'eusse revécu ce que, pour être sincère, je n'ai vécu jamais!

Je veux tenter un orgueil différent.

La trame rejetée, factice, et toutes machinations, la mémoire ressuscite, simple; j'évoque de ses ombres un fantôme de mes moments. L'ennui de pâles terreurs enfermait, seul à seul, ce qui se dégage, à présent, des cent plis. J'en saisis, c'est le hasard, le quelconque : enfant maladif, aboli en le deuil d'une rêverie jadis nocturne; — ailleurs, un adolescent mieux robuste a succombé à trop d'oubli, mais il s'épanouit à l'ivresse retrouvée du songe; il veut le vivre.

O toi — si quelqu'un d'amical demeure, et frémit, à me lire, de se reconnaître, je t'offre, dès le seuil, la brume, tu fus averti, parmi laquelle, puéril ou plus grandi, confusément, durant des laps d'années, je me retrouve CELUI-LA.

Étrange automne et de durée parmi les autres! Des tissus hésitent suspendus, brumes ou voiles, clos vaporeusement sur ce qui, aux espaces, figure l'horizon ou, par réminiscence, tel espoir. L'agitation jadis enfreinte des plaisirs vers plus de silence entasse une mauvaise torpeur tout alentour, et hurle, lamentablement, au ciel, gueule sinistre où fauve s'interrompt le soleil, un cri de ses menaces.

Les mille puérilités dormaient encloses, leur sépulture, moi, d'où ne s'essorait nulle aile, sinon le dédain de vivre vers les lueurs, je les pressentais, des plus adolescentes collines. Trop jeune m'avait reployé, désir sans maturité, la ruse décevante jusqu'au seuil évité des festins hâtifs, pour se confronter à ce qu'il eût rêvé, jouissances, la suprême.

Ecoulée l'heure, le héros de la rencontre triste habite une tente au bord du fleuve, et ses lèvres s'assoiffent, encore, de la tentation des mêmes flots.

Il s'est esseulé, mais la foule, contemporaine de sa vacuité, en course folle, se heurte par la plaine et les rivages, et il gémit de n'avoir trouvé, avec eux, quand il était temps, la source de leur rire.

Reviennent-ils, l'heure en sonne parfois, le château d'orgueil où éclate aux dalles le sonore rêve des souvenirs, ne s'assombrit jamais plus, et les voici à jamais oublier l'ancien ennui.

Le songe que se rappeler nourrit vaut qu'on ait

mêlé une présence au passage, par tourmentes, de quotidiens ébats, sous peine d'implorer en vain la naissance latente de chimères, en retour, moins stériles.

La tombe centrale, la plus creuse jadis! regorge d'une victime, sans l'illusion d'être libérée, forme flasque de défuntes énergies. Fût-ce pour la souffrance, nul éclair même débile, un feu ne mordrait point le muscle aveuli, enthousiasme, je n'y songeais pas, sans le contentement, aussi, je voulais ignorer, vers l'astre de certitude en le plat bonheur.

Le muet cimetière s'étalait sous des ciels bas où n'eussent, au hasard d'y tout bousculer, soufflé nuls vents. Torpeur pas même avec de l'effroi : rien, sinon le vide, et, c'est trop dire, le poids de tout l'ennui. Non, si peu de lui-même eût été, à l'éprouver, une charge impossible : rien.

La journée, dorlotée insecourue, de la chambre sans foyer, froide de son incolore papier où nulle gravure n'attire aux murailles vieillies le regard, dort déjà aux vitres, tandis que se refuse le blafard ciel à l'agonie parmi les brutales pestilences d'une cour à cuisines.

J'y colle souvent la vue, avec tant de cécité, savamment trop, acquise. Je n'ai aperçu les aubes se lever, ni mourir le soleil où s'étendait l'horreur, je ne savais amie, des ténèbres.

Je n'ai point connu alors ma souffrance, et m'enfonçais, sans la volonté, dans l'absence complète de vivre. Autre maintenant, pour les rêveries vagues d'une féerie à demi conçue, enfin je vais sortir.

PREMIÈRE PARTIE

Non so se intendi : io dico di Beatrice
Tu la vedrai di sopra, in su la vetta
Di questo monte, ridente et felice.

DANTE ALIGHIERI. *Purgat. VI.*

I

« ... Parmi les décombres, debout, il reçoit avec un sourire, l'hôte inconnu... »

Cet hôte, c'est la lumière d'une espérance nouvelle, il personnifie tout ce qui chante, dans l'avenir, d'enthousiasme et de bonté.

Le burg où vit le vieillard avec fierté, entre sa femme et sa fille, environné du respect de ses vassaux et, a-t-il cru, de leur amour un peu, vient d'être envahi, saccagé par des bandits qui n'ont laissé, en témoignage de leur venue, que les vestiges d'un incendie en la désolation des ruines. Pauvreté, deuil, ô rage sourde, et tout a été volé.

Celui qui hautement s'est proclamé le maître du triomphe et le chef de ce désastre, c'est, avec sa haine, le neveu du vieillard, pour n'avoir pu se faire aimer de la blanche Enide, maintenant pâle à jamais et farouche.

Les paysans terrifiés n'osent apporter de secours. Les hommes armés courent les chemins, pénètrent dans les chaumières, vivent par la rapine, et leur

capitaine a proféré des menaces contre quiconque viendrait en aide à son oncle et aux siens ; nul n'est assez hardi pour le braver.

Voici, encore, le tableau, c'est bien, de ces décombres et de la chute : le vieillard, meurtri jusqu'en la source de sa vie; la femme, résignée, froide, taciturne; la jeune fille, sans larmes, que l'horreur de cette nuit brutale a faite plus hautaine et plus belle, n'attendent rien du sort, et, s'ils sont patients de vivre, c'est qu'ils savent leur attitude grande et que, dans la patience, on peut vaincre la misère.

Soudain, les pas d'un cheval par la lande désertée, un cavalier s'avance vers le seuil. Le vieillard se lève tout droit et, parmi les décombres, debout, il reçoit, avec un sourire, l'hôte inconnu. C'est toute l'espérance de l'avenir.

Mais quelles paroles pour dire l'aube calme de son regard de bonté, et la rosée réconfortante de sa douceur? Il est le baptême, et sa main frêle ondoie d'une eau de joie les fronts baissés dans la douleur.

— « Lève-toi, dira-t-il, puissant vieillard qui m'as accueilli ; arme-moi du courage de tes meilleures années, je te parlerai des terres d'amour d'où me voici venu; lève-toi ; prends par la main ta femme et ta fille : marche : tu verras refleurir un printemps de sourire et de bonheur, ô calices! et tout l'horizon s'embraser d'une clarté rose, lorsque, des armes dont tu m'auras sanctifié, l'espoir d'avenir, en lequel je suis né vers toi, aura dompté l'infâme passé de la haine. Je suis, et tu m'aimeras. Je suis, et ta femme me bénira. Je suis, et par moi vivront, pour te faire la mort apaisée et

souriante, les regards blonds de tes petits-enfants, après que la blanche Énide m'aura élu dans son amour. Je suis, et tu comprendras ma voix; je suis l'éternel et nécessaire bonheur de vivre... »

Le bonheur de vivre!

O cavalier dont les yeux clairs seront une aube parmi les ruines d'un désastre, est-ce moi qui vais le dire, et le vanter éternel et nécessaire? Qui suis-je, moi-même? et ne serait-ce un mensonge?

J'ai autrefois aimé, j'ai cru aussi aux mirages des joies malignes, mais l'art, les paysages, les femmes m'ont lassé tour à tour. J'ai délaissé le travail, méprisé la rêverie; je me suis isolé en une torpeur obsédante et stérile, et que j'ai cru aimer à cause de cela.

Mais cela même me fut sans volupté, et je me suis déçu de la vie. Que faire? le lourd ennui ne m'épargnait pas.

Ah! des matins sont tout roses d'un soleil de pourpre pâle à travers les brumes, et, là-bas, j'ai connu, au bois, les mille entrelacs où les ramures dépouillées s'emmêlent, par un hiver timide et délicat. Les rives du lac s'assombrissent à peine, et l'eau viride est une lueur.

Pourquoi, bois solitaire, bois balsamique, ne m'éprendre pas de ton caprice et de ta fraîcheur? Pourquoi ne pas rêver et réapprendre la jouissance, fût-ce des larmes, aux conseils frémissants de ton amitié mystérieuse?

Là, par les matinées d'hiver tendre, blanche Énide, j'ai évoqué du marbre d'un tombeau immémorial la fragile pureté de ta grâce ensevelie, et j'ai tenté de la rendre à la vie. Hélas! pâle désormais

et farouche, lorsqu'elle m'apparut au détour d'une allée candide au soleil, j'ai songé que je voudrais surgir, à son deuil et à sa pauvreté, le Cavalier dont le geste clair lui ouvrirait, loin des décombres, la porte des espoirs d'amour et des joies éperdues. Et je t'ai suscitée, vierge blessée, dans la folie du massacre et de la haine hautaine et ingénue, intrépide et douloureuse dans les ruines de ta maison splendide! Maintenant, lâche, je ne sens plus en moi la résolution de venir et de te prendre par la main; tu es trop belle, et je ne crois plus en mon espoir.

Mon château jadis somptueux n'est aussi que ruines et que ronces. O mes jolies illusions, corolles vernales et parfumées d'où tant d'ivresse gaie inonda l'insouciance de mes vingt ans, je ne sais, les pétales diaprés se sont flétris sans doute, la tige joyeuse d'éclore a été rompue dans son essor; me voici désolé et vieilli, mes paupières sont closes, je ne vois pas le soleil qui se lève sur l'horizon. Mon corps est lourd, mon âme lente. Je ne puis m'élancer vers la beauté vacillante des choses matinales. Je ne la vois pas, et même, j'en ai peur, je ne désire plus la voir.

Enide ! Enide ! pourquoi vis-tu, ressuscitée à mon vouloir, si tu n'as la puissance de faire que je t'aime et que je te désire ? Ce n'est pas l'âge qui paralyse ma volonté; d'indistinctes ardeurs parfois tressaillent en moi. Je puis vivre, je pense, si je veux, mais je redoute de n'oser plus vouloir.

Au bois, ma vieille énergie, le plus souvent, m'a

ranimé; un foisonnement d'arbustes et d'arbres c'est l'univers encore, de qui m'éprendre, selon que s'y glorifient les fleurs de leurs parfums, ou que s'y esseulent les silences d'un hiver doux. Le bois, j'y voudrais retrouver délices et souvenirs, ô Enide! et ta pâle candeur.

J'en sais une qui, jadis, effleura de la légère tyrannie d'une présence l'innocence de mes espoirs puérils, et je désappris, pour l'avoir subie dans le ravissement, à vingt ans, le sommeil calme. Moins jeune, si je ne dors plus, c'est que l'insouciante et l'éblouissante — ô apparition d'une nymphe, et sa beauté! — s'en est retournée au paradis sans doute des immortelles splendeurs abolies, et que, désabusé, l'homme a conservé, de sa venue, le désenchantement de ce qui l'entoure et une terreur secrète.

O Enide, n'es-tu pas elle-même? reviens m'apparaître au détour de cette allée où tu m'es apparue un jour. Vois, je m'arrête sur ce banc où t'attendre. N'y vas-tu pas, avec l'aurore, refleurir?

Folie! ô matinée mélancolique d'un hiver morne! les feuilles entassées en de décolorés décombres n'ont plus la seule force de s'éparpiller au vent qui passe, et la poussière ne peut plus s'élever des chemins. Là bas la vigile grave des âpres peupliers nus avec le souvenir à peine de minces folioles flétries qui volettent à des ramilles; sur une branche se juche, avec d'aigres cris, la corneille. Les nuages, au ciel, faibles, s'assoupissent en des

brumes stables où un spectre fade, cercle d'un cuivre éteint, simule, sans lumière, l'éclosion maladive du soleil.

Par un pareil jour, et dans la tristesse des bois appesantis, par un pareil jour tu t'en viens vers moi ! Quoi, je me trompe, Enide ? Ce n'est pas toi qui marches au bord du lac, vêtue de fourrures et de voiles ! Cependant, ta démarche est ainsi sinueuse et souple, tu es grande, et ton regard est clair.

Non : c'est une promeneuse de nos jours qui fait, vivement, dans la fraîcheur du matin, une marche par hygiène, et sa voiture l'attend, à un carrefour. Ce ne saurait être toi, par une si triste matinée.

Elle passe, et m'a regardé.

Ses yeux aigus, phares décevants, au profond d'une brume amère, ses yeux m'ont étrangement attiré, et je ne sais ce que signifiait vers moi son regard. Mais toi, Enide ! tes yeux francs et tendres caressent, pierreries inconsolées d'espérance et d'orgueil adouci. Je t'aime, et tes yeux, je les aime.

Oui, ces yeux brûlent. Tous les yeux des jeunes femmes exultent d'étoiles en joie. Ils ouvrent, si l'on y fait attention, un monde invraisemblable de délire. Ils se consument, éternels, de flammes éperdues, parfois lascives ou sournoises dans l'épaisseur des orbes moites ; parfois aussi parfumées de candeur splendide, corolles de vie stellaire, murmures de voluptés chastes.

O les yeux des femmes, leurs yeux, la seule beauté ! On ne sait ce qui s'y reflète d'ardeurs, de pensées d'autrefois intimes et oubliées, toute la foi, la bonté, l'amour, aussi les sensuelles scurrilités. Du fond de vos prunelles d'or ou de diamant froid, mirages, nos folies comme notre sagesse prennent

naissance, et, par elles, nous vivons ce qu'elles nous font. Miroirs où nos destinées se lisent profondément, sinon mer enivrante et de tempête voluptueuse qui nous saisit, nous tord, nous noie aux abîmes de ses reflux de colère, ou nous rejette, épaves inféconds, à des sables meurtriers où nulle tige ne prend racine.

Les yeux des femmes qui nous ont pénétrés ne nous quittent jamais plus, et le sens de leurs regards multiples forme le mot occulte de notre âme.

Ce regard est entré dans ma vie. J'en veux savoir la signification secrète, ce qu'il apporte d'inattendu à mon destin.

Je n'ai point tressailli ; je ne me suis pas détourné, ses yeux n'étaient pas des yeux d'amour. Non. Plutôt une curiosité, à la fois timide et enhardie. Mais je ne suis plus un jeune homme, vain de sa personne, méticuleux en sa mise. Déjà mes cheveux aux tempes grisonnent ; je ne songe plus à séduire. Curiosité, alors, de quoi ? Rien ne me désigne, et l'on ignore qui je suis. Cette passante s'est trompée sans doute.

La voici encore, hésitante, au bord du chemin, arrêtée. Elle se retourne. Elle revient. Va-t-elle me regarder encore ? est-ce bien à moi qu'elle en veut ? Son pas s'alentit à mesure qu'elle approche. Ses yeux restent baissés, mais tout à coup, la foudre a ces lueurs ! ses cils vifs se sont illuminés vers moi. Ce fut tout ; elle a passé.

Qu'une fois encore elle vienne : je lui parlerai. Je la connais à coup sûr ; je l'ai vue peut-être

souvent, jadis, en ma vie ancienne, au temps des premières splendeurs. Qui sait ? oui, sans doute, et même un souvenir se précise. Serait-ce elle ? une jeune femme toute jolie m'interrogeait sur moi, sur mes livres et mes projets, et me parlait volontiers, ô sa voix était une aube, de vers qu'elle voulait écrire. C'est elle, oui, je la salue, nous causons, et demain elle veut consentir à me revoir.

II

Tout le jour, je l'avais passé le front aux vitres.

O d'étonnants nuages avaient défilé là-haut, et j'avais connu une exaltation rare.

Quelle ville fastueuse créée de vapeurs, d'ombres et de lumières, dômes et colonnades, embrasements et brouillards, agitation des vies augustes et confuses! Impériale, sacerdotale cité aux bords de l'Océan stellaire. J'ai vu le large port avec les galères lourdes de forme ancienne et les voiles rectangulaires et les mâts où s'emmêlent des cordages de soie! J'ai marché par le marbre des rues et le sable odorant des jardins de jasmins jusqu'à la place colossale, au centre, des théophanies et des mystères.

Alors, le monde de joie s'est révélé; j'ai compris le triomphal rire, en la jeunesse amoureuse du monde, que les hommes ont entendu, et les gloires étincelantes des dieux adolescents rayonnaient sur l'olympienne splendeur du pavé d'or. Bonheur païen de vivre en des temps qu'ignora l'âpre mélancolie; toute la douceur était d'être un homme et d'aimer, et les esprits alors étaient libres comme la chair. Des effigies de femmes resplendissaient

d'une beauté tranquille et ferme, les hommes étaient fiers et forts.

Parfois un aède passait; il chantait des chants qu'on aimait, la pureté de leurs rythmes enlaçait en des danses lentes les pas harmonieux des jeunes hommes et des jeunes filles. Tout était de pelouses molles et de fleurs virginales; tout était souriant et cadencé; la mort n'était point affreuse, mais elle était une amie aussi, qui prenait doucement les vivants par le bras, et les emmenait par les champs adorables d'asphodèles.

La pensée se vivifiait de surgir, corolle, de la beauté saine des formes; le poison de souffrir n'en altérait pas le parfum délicat.

Au bord d'une source diaphane, souvent, sous les arbres dont les feuillages s'interposaient aux ardentes tentatives du soleil, on existait, alors, dans l'insouciance et le repos, et vivre toute la vie était un jeu divin.

Nuages, vous m'avez bercé du charme de l'autrefois; j'ai désappris la torpeur lourde de mes ennuis, quelques heures heureuses. J'ai ouï qui parlaient de pacifiques vieillards, j'ai admiré la sérénité des femmes qui furent belles; de jeunes enfants nus et chastes m'ont invité à me baigner avec eux, aux blandices des piscines insouciantes. J'adorais alors avec le monde les dieux, et mon âme se trouva vierge de décevances et de haines. Je vécus la vie de lumière et d'arômes. Je sus penser et vivre.

Tout à coup, écroulement sans bruit des fastueux et simples temples, ô toute la marmoréenne cité jonche de débris les plages tragiques d'un océan mugissant! terreurs des cris d'enfants, de mères et

de vieillards, et les hommes hurlent leur fureur futile, désastres nouveaux irréparables, disparitions sous le silencieux carnage d'une nuit qui les ensevelit, rien ne reste des grandeurs immémoriales, et le deuil d'une autre défaite s'installe aux ténèbres de ma vitre lassée.

Vous m'avez reconquis, illusions hésitantes, lointaines figures de mon propre désespoir. Je me sens encore seul et que vous fûtes les mirages qui font plus solitaires les angoisses de mon abandon.

Je rêve inflétri vivre en moi candide et patient, et la forme de ce rêve je lui avais donné un nom jadis : Enide ! Et tout ce que j'ai vu de splendide, vestiges et décombres, orgueil avili par la lutte neuve avec une infortune, involontaire auteur de l'étonnement douloureux d'Enide, ce passé même dont elle fut enfantée dans la joie et le bonheur, à présent d'autant plus morne, ô vieillard taciturne et lent, qui t'esseules aux ombres ravagées de ta vieille tour, Yniol, ô vieux Breton, ce sera toi, son père.

Images vaines, rétrécissements en fictions de combats intimes plus déchirants ! Quoi, ne puis-je dire : j'ai vécu insoucieux jadis, mais ma gaîté vint heurter à des conflits de l'amour avec la vie. J'étais heureux, sans courage. Honte sur moi. Les années l'une après l'autre se sont péniblement écoulées. J'ai vécu comme on ne vit pas, solitaire et presque haineux, sans force pour crier ma haine, et dans le remords de ne pouvoir aimer.

Mes illusions sont ensevelies enfin, je méprise tous les hommes froidement ; je veux ressusciter.

La vie est un paroxysme, idée, amour, sens ou pensée. Je veux la vie.

D'un astre inattendu la lumière m'exalte; debout! le cavalier héroïque apparaîtra sur le seuil et prendra mon âme, Enide, en croupe, vers les horizons et vers les aventures de fêtes. Ce cavalier indomptable...

— Ne saurais-je être homme moi-même, au lieu de vivre de la vie qu'un rêve suscite à des masques vides ?

Le livre toujours me sollicite! Mensonges, mensonges! Je n'ose me détourner de vos faces alliciantes, qui ne sont que putréfaction. A rien ne répond la manie maladive d'écrire. Incertitudes où des souffrants trompent l'aigu de leurs doutes et de leurs maux, au lieu de recourir aux remèdes et au médecin. S'isoler c'est se grandir, se taire est presque divin. Le vrai poète se tait; un rêve, et il s'y mire. Le feindre? il en limiterait la beauté au pauvre effort de son génie. Voilà ce qu'à présent j'ai compris; je ne dois plus écrire.

Mais d'avoir tant d'années ignoré cela, en porterai-je, mon Dieu, la peine, toujours? Non, il n'est pas vrai que mon œuvre maudite ait fait tout le mal que je lui attribue et que les hommes nomment le bien.

Non, mon rêve souriait adorable et sacré, profanation de le ternir pour en avoir parlé! je n'étais point fait pour écrire, et je ne sais rien que rêver.

Les hommes se sont crus indulgents sans doute de m'applaudir; ils ne pouvaient m'indiquer la source de vérité et de bonheur. J'ai longtemps erré par des forêts de fantômes et des océans de tem-

pètes : ô la source sourit à qui sait y boire, et des guirlandes graves de fleurs parfumées en attiédissent la saveur amère.

J'y bois depuis peu de jours; je m'assieds en paix sur la margelle moussue, mais voici qu'une créature innocente est venue et se vante et me rappelle les hontes enfouies, les chemins délaissés qu'elle, à son tour, parcourt.

Dois-je me lever, et lui dire? la faire asseoir à mes côtés, et se désaltérer aux vraies eaux ?

Sollicitude peut-être en vain, trouble sûr de ma tranquillité !

Dois-je me lever, et lui dire? la décourager de suivre les sentiers rudes et trompeurs de mon existence première?

S'il est vrai, pourtant, que je l'aie égarée, moi qui me suis targué du bonheur ancien de mes misères, puis-je la laisser s'enfoncer aux taillis obscurs de mes douleurs, et, si je l'abandonne, pourrai-je ne pas m'appeler un lâche, et l'oublier?

J'irai, et je lui parlerai.

Lorsqu'elle vint à moi, cette jeune femme, elle n'a pas menti à son émotion. J'irai où elle m'appelait. Je la verrai. Je lui parlerai. Je lui dirai quelle est la route odieuse où elle s'engage; elle me croira. Elle s'évadera.

Mais, si le sentier lui est de sable blond avec les roses d'illusion odorantes, aux deux côtés? faut-il violer la candeur tranquille de son erreur, la brutaliser, la vaincre?

— J'irai, et je lui parlerai.

III

Toute magnificence effondrée! rien ne subsiste — le désert — des édifices du rêve, et c'est la nuit sur toutes choses installée. Au ciel, je guette anxieux la naissance d'une étincelle : rien à mon désir ne s'illumine où je m'acharne d'un vœu stérile. Seuls, je crois, d'opaques, lents et longs nuages embrument de banales ténèbres l'espace morne. Sans une secousse, sans d'une molécule le tressaillement de vie ou de mort, nuit pas même hagarde ni de désolation, par quoi se laisser surprendre à l'inconscient d'une pensée jaillie !

L'alcôve ouvre la fraîche blancheur vers moi du lit défait... Non, j'attends encore, je ne puis me résigner à délaisser la torpeur triste du fauteuil auprès de la taciturne vitre noire.

La nuit ne pleure pas. Est-elle souffrante? Quel languide mal, si lourdement, peut-être l'angoisse, qu'elle étouffe de son repos la promptitude d'un cri, au loin, que j'eusse pressenti naître!

Les heures, sans se désespérer, sonnent lugubres l'une après l'une. La nuit se prolonge, et il ne semble pas que s'éclaire d'expirer son monotone ennui. Combien de temps, depuis que je suis là assis, s'est avec indifférence accumulé au monceau sombre du passé, le sais-je? — Moi, je me tasse en de l'ombre mal frileuse d'où je sens sourdre vers la vie un regret à peine palpitant et nouveau : oh ! je me lèverais si luisait une fois encore l'astre, mon âme n'est point épuisée, une volonté en moi s'agite : vivre !

Ma lampe meurt. Une clarté d'aube jaillit des épaisseurs mal closes de l'ombre, pétales à mon front lourd si bien rafraîchissants! et c'est un jet de liliale bonté qui éclabousse de jeunesse la honte de mes lassitudes. Vivre, est-ce donc cette beauté là? et d'aller, le visage fleuri, sourire à des renouveaux, sans cesse, à des caresses de naissante lumière?

La rivière qui se prélasse en des mollesses d'amoureuse sous les roses et tièdes brumes me convie vers la joie de son éveil ; il est temps de la surprendre s'alanguir aux roseaux de ses rives, avant qu'elle se pare du luxe éblouissant de milliers d'étoiles qui, du flot même, en scintillant, surgissent.

Et, un peu plus tard, peut-être (serait-ce l'incitation, ce sourire, à s'éprendre de la vie ?) cette jeune femme viendra à moi, aux bosquets désignés, et sa souple, mélodieuse parole m'affermira dans mon dessein.

J'irai.

Qu'importe la tête un peu lourde pour n'avoir, de la nuit, dormi ? Le vent du matin dissipe tout malaise, et je ne puis pas attendre.

Ces sentiers dans le bois entre les troncs d'arbres plus verts de leur hivernale moiteur sont, ce matin, moelleux et déjà odorants comme d'un printemps qui s'apprête à naître. Je me plais, au bord du lac, parmi la présence grave des hauts pins sombres, à suivre sur l'eau la navigation songeuse des cygnes. Rien, à cette heure, n'offusque leur calme natal. Tout le bois est sans bruit; les barques restent enchaînées au rivage ; personne ne passe. Si! et c'est le tintement répété de la première bicyclette. Un instant, puis le silence.

Le soleil n'a pas triomphé! Il s'attarde, et brille très peu par-dessus un moutonnement apaisé de nuages en flocons épais ; sous le ciel d'or frêle se complique, dans la pâleur verdie d'un brouillard, l'échevèlement des ramilles dont les cimes s'illuminent de carmin léger.

Par endroits, de plus robustes arbres bien roides et pacifiques. La forme hargneuse d'un saule dont se crispent les rameaux rêches en doigts hostiles. Quelques chênes morts s'illustrent de la gloriole obstinée d'un lierre en guirlande.

Et voici, si j'y fais face, par delà la pelouse qui persiste avec des feuilles fanées et le glacis strict de l'onde frileuse sous le pont rustique, toute une grisaille de taillis brumeux que domine, fronton d'une maison haute, indistinctes apparences de cheminées sans forme, Paris.

Je me détourne. L'allée est de mélèzes puissants d'un velours obscur. C'est, bientôt, le carrefour étrange d'un hallier clair. Toute émeraude, aux branches larges, ici, défaille en un béryl même maladif, touffes de gui glauque, mais nul autre feuillage.

Viendra-t-elle, aussi?

Etrange, que tant j'hésitasse à accepter le rendez-vous, en effet oiseux, et qu'à force de douter et d'y songer, je l'aie, en somme, attendu avec impatience, et que, maintenant même, je redoute qu'elle ne vienne pas.

Ah! la paix de ma solitude, à jamais perdue, la regretterai-je un jour? Non, car je suis sans passion, je profite d'une heure d'amitié qui s'offre, simplement. Elle viendra, j'aurai de la joie à lui parler, plus encore à l'entendre. Puis, nous nous séparerons, et nous ne saurons plus rien l'un de l'autre. Nos existences se seront, à un moment, croisées mais non confondues, et la sienne sera de plaisir, d'agitation, comme elle fut déjà; la mienne rentrera dans l'ombre d'une méditation résignée. Pourquoi n'accueillir pas le frisson réchauffant d'un sourire?

N'est-ce pas elle, là-bas? et son pas s'aggrave d'une timidité. « Oh! je vous tends, Madame, les deux mains; venez, soyez-moi une amie, côte à côte asseyons-nous sur ce banc, et surtout ne me parlez plus de mes vers ni des vôtres, je vous supplie! Offrez-moi mieux, voulez-vous, que l'art et ses artifices; donnez-moi, affamé d'espoir, le conseil de votre sourire, une heure de votre amitié. Causons, vous saurez qui je suis, car je vous dirai, jusqu'à en souffrir, tout ce que j'ai pensé, et, en vous, l'unique, j'aurai trouvé ce refuge de sympathie et d'affection dont les hommes m'ont leurré et m'ont lassé jusqu'à ce jour. Je vivais à l'écart dans le douloureux martyre d'un renoncement involontaire : rendez-moi, vous le pouvez, la vigueur de ma juvé-

nile confiance et la sérénité par quoi l'on aime! »

Délire imbécile, personne n'était là.

Pourtant, par l'allée en arceaux de verdure dédiant, à qui sait en troubler la solitude, la tendre effeuillaison, à de certaines places, de ses roses de topaze mate ou de carmin, une figure voilée de femme plus que femme s'avance avec lenteur, et ses pieds sous les plis de la robe longue foulent ou, mieux, baisent, l'on dirait, le sable où s'éprennent d'eux les pétales pâmés.

Pourquoi cette image, qui persiste? Est-ce le souvenir d'une peinture d'autrefois, que je me rappelle avoir vue? Volontiers, sur un cadre imaginaire, j'y lirais le nom d'Andrea Mantegna.

L'austérité régulière des traits, l'allongement grave d'un visage pâle sur un col un peu infléchi, tout, la mise sans recherche et sans ornement, la démarche et une apparente douceur ferme du regard, serait, dans le décor à la fois maniéré et si simple, d'une madone du Padouan, s'il n'était, mieux encore, je l'ai deviné, l'âme même de celle que j'ai nommée Enide.

Lorsque le Cavalier l'eut enlevée, pour l'épouser, du milieu des décombres où sa fraîcheur souriante s'ignorait, c'est par de telles allées et par des pelouses de fleurs moelleuses que toute songeuse elle dut errer, bien sûr.

Mais c'est encore l'Enide d'un vieux rêve de littérature! Ce n'est point, en effet, cette dame de réconfort que je m'aperçois qui s'avance réelle et plus belle que les créatures de toute fiction, par cette vraie allée qui est bien au Bois de Boulogne, que je reconnais, et qui s'appelle *la route de la Vierge des Berceaux*.

— Venez, Madame, asseyons-nous. Laissez-moi, j'en ai besoin, mettre en vous toute ma confiance, et vous parler du passé pour reprendre foi en l'avenir, car vous êtes, vous, je le sens plutôt que je ne le vois, toute espérance et toute joie. Je veux vous raconter ma vie et comment l'illusion, qui me fut, un temps, féconde, se transforma en quelque statue branlante et se brisa en tombant du piédestal. Quand vous m'êtes apparue, j'étais, après la douleur, dès longtemps endormi et inconscient ; déjà vous m'avez réveillé, et j'ai reconnu, dans votre sourire et dans vos yeux, quelque chose du parfum ancien des aurores et de la fraîcheur de vivre. Laissez-moi être auprès de vous, et m'éprendre de vos espoirs.

— J'avais deviné votre souffrance. J'ai compris vos angoisses, admiré la grandeur de votre isolement. Mais maintenant il faut que la vie douce et souriante vous retrouve vaillant à l'accueillir. Il n'est plus temps de se détourner, sans rire ni pleurer, indifférent à ce qui s'écoule. Ecoutez les voix de lumière et marchez vers toute joie. La vie vous sera propice et belle.

— Je ne pourrais plus m'en aller seul par un rocailleux chemin. Je chercherai le gazon et le sable mol à mes pas. Il faut aussi que vous me tendiez la main, et que votre jeunesse soit mon guide vers le nouvel éblouissement solaire. Sinon, mes yeux qui ne peuvent plus voir, sinon, mes pieds lourds et las de toute marche, sinon, mes yeux, sinon mes pieds et mes mains que vos mains n'auraient pas pressées, saigneraient encore de tout le passé dont ils furent meurtris et manqueraient d'orgueil salutaire et de désirs. S'ils voient, c'est pour voir ce que vous aurez vu ; s'ils marchent, c'est pour aller où ils

savent que vos pieds ont marché, si elles s'ouvrent et se ferment c'est dans l'étreinte de vos mains. Guidez-moi, je vous écoute et je vous suis.

— Oui, tous deux nous irons vers le matin triomphal et vers la vie ! Mais d'abord, croyez-moi, déchargez-vous du poids angoissant de votre passé. Racontez-moi vos désirs et vos maux, afin que, purifiée, votre âme ait moins de peine à comprendre le soleil, et à l'aimer.

Nous avions passé deux heures à causer doucement dans l'ombre un peu frileuse du bois. Nos amitiés s'étaient données. Nous allions nous revoir.

IV

Cette fleurette blanche est le signe aujourd'hui que le printemps parmi les herbes éclôt. Je la cueille et, du même geste, voici, je vous la donne. Parez-en votre corsage, Madame, en simulacre, et que nos âmes enfin vernales se réjouissent de parfum et de beauté.

Oui, ce sont des mois rapides qui ont ramené le souffle vivifiant des saisons sereines. Chaque matin nous nous sommes rejoints à quelque carrefour du Bois, et éperdument nous causions de toute chose et de nous-mêmes et, chaque fois, vers midi, je rentrais rajeuni et dispos à la besogne. Une douce rêverie m'enlaçait tout le long des journées, je revivais les heures que, le matin, j'avais, auprès de vous, vécues.

Vous souvenez-vous encore combien j'étais réservé de moi-même et comme honteux? Et cependant dès la première minute j'avais mis en vous ma foi entière et je voulais que vous fussiez ma confidente.

La solitude m'avait accoutumé au silence. C'était comme si je n'eusse plus trouvé les mots par quoi vous peindre ma misère ancienne. Vous saviez les paroles qui délient du secret et de la peur ; vous fûtes ma sœur bien calme et bien tendre ; peu à peu je pris l'habitude bénie de tout vous dire, de longuement penser à haute voix devant vous.

Nous étions tous les deux, assis sur un banc au fond d'une allée et nous admirions ce bois délicieux et divers. Des végétations multiples et harmonieuses, des chemins étroits, capricieux, le passage d'un oiseau, plus loin les routes blanches aux larges trottoirs où, selon les lieux et les heures, galopent les amazones et les cavaliers, se poursuit le glissement prompt des bicyclettes, ou se presse en files continues l'animation élégante des voitures.

Des coins écartés, plus discrètement, nous ouvraient leur repos solitaire ; là nous étions mieux à nous-mêmes, nos confidences s'éternisaient. Parmi des fourrés sans sentier, le long d'un ruisselet rustique, je vous ai raconté mon infortune et mes labeurs et mes soucis, mes plaisirs, mes incertitudes, mes peines. Vous savez tout maintenant, et que ma torpeur douloureuse et déprimante m'est venue de trop de joie, d'orgueil et d'espérance.

C'est que ma joie juvénile était irréfléchie, c'est que mon orgueil était tout d'égoïsme inconscient, c'est que mon espérance était hésitante et mauvaise.

Je ne sais. Une joie d'être délivré des contraintes de l'école, une joie de la vie, une joie de respirer et de lire et d'aimer qui se heurta aux premiers obstacles. Un orgueil d'être fort et d'être grand et d'être heureux ; plus tard, une espérance furtive et

sourde, et le triste appétit de la gloire, peut-être.

La gloire! nom hallucinateur d'on ne sait quel paroxysme stérile! L'ai-je assez désirée et poursuivie? O puits d'une eau aromatisée, qu'y avais-je vu, abîme, en m'y penchant? Des lueurs de feux perdus, des reflets d'astres lointains. Ou je me figurais passer parmi les foules sous un rayonnement de chimérique cimier!

Ce fut pour un tel but puéril que mes premiers vers élurent une enfant resplendissante de jeunesse et de grâce, et l'exaltèrent comme une antique déesse, de qui la gloire serait l'égale seule de ma gloire. O déceptions trop promptes, mirages d'illusoire, si tôt évanouis!

La gloire, ce fut encore de savoir qu'en tous lieux, si l'on venait à prononcer mon nom, mon nom de tous serait connu. Puis, la gloire, ce devint de moi-même la conscience et que je fusse en communion avec les êtres, avec les choses pour avoir compris que, comme eux, j'avais agi selon ma destinée.

O la gloire! mot en vain, hallucinant et insensé, j'ai cessé depuis longtemps de puiser au puits sans fond l'eau fétide qui enfièvre et tue.

J'ai œuvré, alors, pour moi seul et, pendant quelque temps, j'ai pensé y prendre de la joie. Non! prompte lassitude, ennui rapide, et je me suis interrogé : à quoi bon refaire, moins bien, ce que d'autres avant moi ont écrit? Tout a été dit, tout a été pensé. Rêvons; ne sortons plus du rêve.

O vous! ô vous dont l'amitié sourieuse et tranquille me fut en vérité le tressaillement d'une naissance nouvelle; ô vous! qui si joliment me berciez d'enthousiasmes et de désirs, mère de mes ferveurs

et de mes rêves, ô fée ! au monde radieux que j'avais si bien oublié, me ramenèrent le conseil de votre présence parfumée et toute la bonté de votre voix fleurie !

Vous vous opposiez doucement aux outrances de mon désespoir. Vous me représentiez ce qu'enferme l'orgueil d'exaltation salutaire et féconde, ce qu'une espérance sereine nous peut verser de vigueur et de joie, ce que la gloire a produit de grandeurs. Mais, ô charme toujours vibrant de syllabes dont s'est le souvenir évanoui, — si vous n'avez su me convaincre, vous avez fait mieux sans doute. Vous fûtes celle qui s'asseoit au morne foyer, et qui ranime parmi les cendres lourdes la flamme presque éteinte. Mon âme, grâce à vous, est réveillée et s'agite. J'aime le rêve, et je rêve encore : orgueil, espérance, gloire, je crois en vous comme l'on croit en les images d'un rêve !

Et vous, je me souviens, je vous ai vue ailleurs, tant de fois, aussi belle, aussi douce que lorsque, le matin, vous veniez au bois vous asseoir à mes côtés. Vous souvenez-vous aussi, Madame ? une fois ce fut après une navigation longue mais sans fatigue à travers des brumes de parfums et des brises de caresses. Nos nefs étaient d'un métal profond et pompeux, les cordages étaient de soie et les voiles de pourpre tendre avec des nœuds de rubans. Les hommes de la barre et des manœuvres étaient vêtus de bérets et de tuniques d'amarante ; tous leurs gestes se rythmaient aux cadences de chansons molles. Après avoir parcouru la mer violette et nacrée, nous abordâmes en une anse ombreuse sous le feuillage de grands arbres inconnus. Le climat

de l'île était si doux que plusieurs de nos compagnons défaillirent de bonheur dès la pelouse où nous prîmes pied. Les aériens accents de chanteurs invisibles nous guidèrent vers un moelleux hallier, très frais et très large, au bord d'un lac crépusculaire. Là, vous étiez, Madame, assise parmi d'autres dames jeunes et fières comme vous-même, et vous éblouissiez de tout l'éclat sacré de vos beautés. Vous me parliez, en m'accueillant, d'une voix si suave que je ne fus pas surpris de voir toutes les fleurs de l'île s'incliner vers vous harmonieusement et s'illuminer au son de vos paroles. Je vous écoutais, éperdu, sans entendre le sens d'un discours qui m'enivrait, mais je sentais soudain mon bonheur s'accroître.

Une autre fois (ô ce fut tant de fois encore! mais rappelez-vous celle-ci) des bienheureux et des saints sur les degrés célestes contemplaient éblouis la Vierge couronnée par son Fils. Et tous avaient un air de béatitude sereine, et la Vierge était grave de tant de félicité, belle plus chastement qu'aucune femme ne pût l'être. Et le Fils lui parlait dans l'azur impalpable et délicat en lentes paroles de gratitude et d'amour, et sa voix était telle que les hommes sur la terre pleuraient d'extase et que les sphères astrales s'arrêtaient sur leur axe. Et les mains unies de la Vierge étaient vos mains fines de neige rose, et son visage était le vôtre. Moi, tantôt, je figurais le Christ attendri lui-même ; tantôt l'un des vieillards du chœur extatique de qui le luth entre ses bras pressé rendait, sans qu'il en jouât, les sons les plus séraphiques.

Enfin, et je me plaisais à prolonger la jouissance bienfaisante d'un tel rêve, je vous voyais d'un immémorial tombeau entre les saules surgir, Énide, et vous me preniez par la main doucement et vous me conduisiez vers des contrées de lumière. Vous aviez connu la ruine et les déceptions amères; vous veniez à moi en mes heures désespérées me forcer à ouvrir la paupière et à regarder, au loin, les terres embrasées aux rayons insoupçonnés d'un soleil d'espoir.

Je mêlais votre forme et votre parfum aux songeries de toutes mes heures. Ainsi, absente même, vous viviez auprès de moi, et je ne connaissais rien au monde que la lueur de votre sourire n'illuminât.

Je vous racontais ces rêves saugrenus et délicieux, et je les aime parce que le récit vous en plaisait. Mais vous me montriez, vous, la beauté de la vie par des exemples choisis autour de nous dans notre cher bois matinal, et j'admirais, dans ce qu'en chantait votre voix, le mensonge captivant d'où mon âme s'était enfuie.

Il y avait aussi des promeneurs paisibles par les allées et les pelouses, et les rayons du soleil, pleuvant à travers les feuilles des arbres dessiner d'étranges fleurs de lumière sur le sol, transfiguraient leurs visages d'ardeurs et, tout à coup, de lassitudes nouvelles. Vous m'apprîtes à lire les choses qu'une apparence de froideur quotidienne cèle à l'abri des rides et des lignes de la face. Et la surprise des gestes dénonciateurs, des révélatrices attitudes, de la démarche et des pauses, vous m'en avez enseigné le secret. Nous suivions parfois, à

travers le bois tout entier, une personne de qui l'intime physionomie nous avait inquiétés; puis, la voyant disparaître, nous nous racontions ce que nous avions l'une et l'autre pressenti de son existence. Oh! c'est alors et par vous que j'ai conçu les plus larges poèmes, les plus singuliers romans : aurai-je jamais la force de les écrire?

Vous en souvient-il? un jour, nous vînmes nous arrêter auprès de la Seine, au barrage de Suresnes. Le bruit de l'eau écumeuse qui tombe par cascade sans cesse nous ravit pendant, que sais-je? toute une heure. Et nos yeux se baignaient aux rudes fraîcheurs du chasme s'égrenant, jets liquides et de soleil, jusqu'à un remous voluptueux de l'eau épaisse. Plus bas, c'était le fleuve aux peupliers des îles silencieux, et des yachts tout blancs reposaient en amont. Vous en souvient-il toujours?

Nous parlâmes alors des terres que l'on songe et que l'on aime, et du désir de voyager. Je vous dis ce que j'avais rêvé des beaux sites de l'Orient, des peuples bariolés, du ciel incolore par son propre éclat. J'ai ainsi vécu à Bagdad, à Lahore et à la Mecque au milieu des plus sensuelles splendeurs; je me suis assis au Parthénon, j'ai cueilli des fleurs aux lauriers-roses de l'Eurotas et je me suis désaltéré au courant des sources sacrées. Mais surtout je me suis vu, en pleine mer, durant une navigation lente, humer l'air salin à pleins poumons, tandis que du caprice des flots surgissaient des architectures prodigieuses, des glaciers d'amoureuses rêveries.

Vous, moins exaltée, avec un sourire vous m'interrogiez sur les pays que j'ai vus : les prairies

heureuses de l'Angleterre et Londres tragique aux haleines de ses industries terrifiantes, et les steamers et les railways ; la mélancolique Hollande et l'Italie qui resplendit.

Je vous racontais tout ce que j'y ai vu, les champs, les eaux, les gens, les villes et les musées, la vie et la pensée des hommes, la grâce des femmes.

Ainsi, marchant par de douces allées, tranquillement nous nous grisions de souvenirs.

V

Les choses autour de nous prirent dès lors un aspect inconnu. Le bois se fit câlin et lumineux, les arbres étaient souriants, et tous les passants d'une grâce adorable.

C'est vrai que des lumières et des accords de nuances se jouent aux plis des robes que la marche balance. Même vos chapeaux sont des voix de parfums et tous vos clairs visages, ô femmes, figurent des fleurs mieux épanouies parmi l'éclosion d'autres fleurs en extase.

Au passage des élégances et des miévreries féminines tout s'égaie, s'éblouit, s'enchante. Dentelles, gants étroits à des mains de gestes prompts et tendres, que sais-je ? des cheveux plus fins sous la brise, et la voilette claire, les rubans, un coin de nacre rose qui est l'oreille, la palpitation du regard ou des narines, la bouche saine, le sourire cruel et si doux des dents fiévreuses d'éclat, tout charme, voltige, captive et embrase, et les femmes ont la beauté jolie que nous avions rêvée à ce printemps sylvestre.

Puis, les voix ! en vérité, oiseaux épris d'un azur impossible et prodigieux, parfums encore plus éperdus, souplesses d'harmonies parmi les divines, joies et sveltesses, étincellement de pierreries qui brûlent en fondant, plus suaves que les odeurs d'acacias dans l'air mou !

L'artifice, Enide, de la toilette est chez toi comme puéril et instinctif. Je t'ai vue en des robes négligées toujours superbe, et, sais-tu bien, cette matinée où tu étais, selon toi-même, toute surannée en ta mise rose avec un chapeau de paille trop profond, tu fus si charmante ainsi, que, depuis, je te revois toujours la même, en jupe à falbalas fleuris et en corsage étroit à manches plates... Tu avais cru que je raillais de te trouver si délicieuse, tu fus toute confuse et tu balbutiais, dans la rougeur de tes joues, des mots timides, en émoi.

Enide sans cesse ! Oh non, Madame, vous connaissez la tyrannie d'un rêve, et que l'offense involontaire ne vient que d'un moment d'oubli, pardonnez. Vous vous êtes si bien identifiées l'une à l'autre que par moment j'ignore de vous deux laquelle existe mieux qu'en le tressaillement vain d'un songe, à laquelle je parle, et si je la tutoie.

Enide fut-elle au secourable chevalier des légendes consolatrice comme vous, Madame, me l'étiez en ces belles matinées du Bois de Boulogne ? Peut-être non. Il l'emmena à la cour du roi Arthur, et leur mariage fut béni par les mains solennelles de la reine Genièvre ; puis, jaloux de la voir sourire, heureuse, aux choses et aux êtres presque aussi

doucement qu'à lui-même, navré, le Chevalier l'emmena souffrir aux âpres solitudes du Nord où peu à peu s'éteignit la flamme de sa gaîté jusqu'en la mort.

Vous, Madame, vous êtes venue vers moi librement, vous m'avez parlé, vous m'avez souri, et de la mort lente où mon âme s'enlisait, vous avez su la retirer à temps, la refaire fleurir un peu aux flammes jeunes de votre gaîté.

Je croupissais dans la lassitude et dans la lâcheté. Vous vîntes et me tendîtes le secours de vos mains libératrices. Pourquoi vous ai-je suivie, ô lumineuse, plutôt que je ne suis allé à telle ou telle autre que je connaissais ou que j'aurais aimée ?

Votre seul sourire, et me voici jeune encore, non sans une angoisse d'être abandonné quelque jour, et de retomber flétri.

Que faire ?

Mais que vais-je rêver là ? Oui, voici deux jours que je ne vous ai vue, et mes pensées se font soucieuses et tristes. Vous reviendrez aujourd'hui, vous me l'avez promis. Le bois s'est attendri de brumes ensoleillées, ce matin, et voici que le *Bassin des Réservoirs* se transfigure : vous allez venir.

O chasmes d'or en pluie dans des feuillages, là-bas, d'un sol inférieur croulant où le soleil roussit, aux moisissures et aux dartres, les eaux croupies. Sont-ce des reflets ? non ! de pâles glaciers verts s'érigent des profondeurs du lac, on croirait des saules dont les branches s'y mirent. Tout se fige et tout y dort. J'y lance la pierre qui brise la croûte opaque, merveille ! Un monde engourdi se

reprend à vivre, et ce sont les colonnades anciennes de cités hyperboliques dont s'embrase, arceaux et fûts, le millier, au bord des mers, sous la palpitation multicolore d'un soleil extasié.

Elle viendra.

O Enide ! le souvenir de nos premières rencontres, et ma stupide mélancolie d'alors ; vous souvenez-vous ? Je regardais en moi, et je ne surprenais plus le mirage d'une idée au fond angoissé du vain miroir. Rien. J'avais brisé mon rêve dès longtemps, j'étais las d'aimer l'amour, d'espérer l'espoir et de ne rien voir surgir. Vous êtes venue, vous avez su éveiller le frisson bien heureux d'une amitié qui s'ignore, vous êtes celle par qui me fut révélé le monde extérieur dont, à présent, je m'éblouis de vivre environné.

La caresse de votre présence m'a détourné du vide des doutes obstinés ; mes yeux se sont ouverts, et c'est bien vous que j'ai vue tout d'abord. Eh oui, des habitudes d'éducation avaient en moi dressé la statue de la beauté féminine impassible et céleste. Céleste, croyais-je, beauté, que nulle vie n'anime et qui n'est semblable qu'à l'image liturgique de la mort ancienne. Non ! toute merveille réside dans le mouvement, et pour votre sourire, vos regards vivaces, vos gestes, je vous ai admirée et chérie, ô vous qui n'étiez pas pareille à la statue parfaite de mon songe.

Autour de vous, alors, s'est dégagé, palpitant, des choses et des êtres, le sens de leur splendeur. J'ai compris que, jusqu'à ce jour, je n'avais pas respiré l'arome riche des roses, le parfum des soirs silencieux sur la rivière, ni tressailli aux brises des

jardins, ou subi l'enchantement des couchants superbes de l'été sur l'océan, ni goûté aux miels des sourires, ni connu les voluptés vivantes de la joie.

Enide!

— Ce nom de fable, à vous! pourquoi vous l'ai-je donné?

Un nom à qui n'a pas compris son origine n'évoque qu'un son vacant de tout sens, ou bien suscite une image arbitraire dont ne se conforme pas la signification, toujours, au vœu de qui l'a prononcé. Pour qui sait l'héroïne qui jadis l'a porté, ce nom à vous, Madame, non; c'est bien sans raison.

Ce nom de fable! — je lisais, et je vous ai rencontrée; je n'y ai pas réfléchi, le nom que lisaient mes yeux devint le nom dont toute mon espérance neuve vous a nommée, sans songer combien une confusion telle était, à vrai dire, impossible.

Aux *Idylles du Roi*, où je l'ai choisi, ce nom, le poète anglais nous a fait naître une Enide, c'est vrai, la voilà créée, mieux que transformée, par Tennyson, et son visage n'est point le vôtre et rien de vous n'est d'elle, sinon le nom que j'ai crié en moi-même dès que je vous ai vue.

« Tourne, Fortune, tourne ta roue; humilie les orgueilleux;
Tourne ta roue capricieuse sous le soleil, sous la tempête et [le nuage;
Pour ta roue et pour toi, nous sommes sans amour et sans [haine!

Tourne, Fortune, tourne ta roue, souris ou fronce le sourcil;
Avec cette roue capricieuse, nous ne montons ni ne descendons.
Notre richesse est petite, mais nos cœurs sont grands.

Souris, et nous sourions, seigneurs de bien des terres;
Fronce le sourcil, nous sourions, seigneurs de nos propres [mains
Car l'homme est l'homme et maître de son destin.

Tourne, tourne ta roue par-dessus les foules ébahies;
Ta roue et toi, vous êtes des ombres dans le nuage,
Pour ta roue et pour toi, nous sommes sans amour et sans [haine. »

La voix claire d'Enide, fille d'Yniol, tandis que le Prince Geraint pénétrait dans la cour du vieux château ruiné, chantait ainsi à travers la fenêtre ouverte d'une salle, et cette voix suave l'émut « comme celui qui, dehors au matin, lorsque la première des notes limpides aimées des hommes éclate soudain d'un taillis gemmé de rubis et d'émeraudes, suspendant le travail de ses mains s'écrie : voici le rossignol; de même Geraint songea et se dit : voici, grâce à Dieu, pour moi la voix unique. »

Et il vint vaincre Edyrne, présomptueux et méchant, moins pour l'insulte faite à la reine qu'il révère que pour déjà ton amour, ô Enide!

Tu fus emmenée à la Cour; la reine devint ton amie, origine fatale à tous tes maux désormais, car, dès que fut accrédité le bruit de l'adultère royal avec le chevalier Lancelot, le Prince qui redoutait une trahison semblable, de crainte en crainte, s'abaissa à te croire parjure, pensant que de ta grande amie tu ne pouvais désormais apprendre rien, sinon le crime et l'exemple du péché.

Partis en les givres du nord, Geraint y vécut dans un silence renfrogné et, pâle Enide, toujours innocente et soumise, tu n'osais lever vers ton Seigneur la prière de tes regards ou tes mains jointes. Tu l'aimais tenacement, ignorant quelles causes de disgrâce avaient en lui étouffé son affection.

Et, durant des années, tu subis la souffrance angoissante jusqu'à ce qu'enfin, persuadé par ta douce résignation et la durée de ta constance, le Prince lui-même ne put résister à l'épreuve rude; à genoux devant toi, il murmura lentement les bonnes paroles de repentir. La Cour vous revit, et vous fûtes heureux auprès du roi et de la reine pardonnée.

Mais vous, amie, vous n'êtes pas Enide; et moi, grâce au ciel! je ne suis pas l'injuste Geraint soupçonneux.

VI

Sans doute le Bois, l'été, est laidement envahi par les promeneurs hostiles, trop nombreux : laissons-leur les belles allées sous les odorants arceaux et les herbes drues avec des fleurs. Vous le préférez, partons.

Ce matin (ma chère amie, ma sœur, depuis que je ne vous ai vue, que de désespoirs et de folles alarmes !), ce matin vous m'emmenez, c'est convenu, nous nous en allons vers la ville. Je sais : une amie a réuni, son atelier s'ouvre à ceux qu'elle invita, plusieurs pastels. Nous les irons voir, fort bien ! Je vous accompagne, partout où vous viendra le caprice de m'entraîner. Nous délaissons les pures corolles, pour quelles fleurs d'artifices sans parfum ?

La voiture roule avec silence aux avenues et sur le bois plus sourd des Champs-Élysées ; un poudroiement, étincelles jaillies des blancheurs par le soleil, et puis c'est l'ombre, quelqu'un dit caverneuse, entre les maisons décoratives et graves, la rue Royale, le tapage par cahots et glissades en

mainte voie humide, des tournants encore et des pavés durs, une dernière fois heurté le trottoir, nous y voilà.

Nous montons. Un escalier fruste de bois peint s'enchevêtre en poutres larges et fortes, et se déploie sans raideur de palier à palier. La sonore maison est toute une caserne étrange ou quelque gigantesque moulin. Pas de heurtoir aux portes, ni timbre aux chambranles ; un coup du pommeau de votre ombrelle, votre amie elle-même a, une tenture soulevée, entrebâillé le battant, et, sourire aux lèvres, mon nom énoncé, un salut double, discrètement.

La femme domine par l'atelier de moelleuse ferveur. Divans, tapis, tentures, les bibelots aux étagères, un choix, sur les murs, joli de chefs-d'œuvre, selon les photographies, mais nul souci entre eux de parenté autre qu'universels. Des planches minces dans un coin supportent plusieurs tomes, un guéridon offre des tasses à thé, des fleurs.

On s'assied, et cause. L'extase s'éveille devant un groupe harmonieux de têtes blondes d'enfants. Une dame présente la nudité figurée de sa gorge et son sourire. Enfin, des sites, par séries, agréables, fleuris, tout clairs, de repos aisé et lumineux, mais, surtout, sur son chevalet isolément posé, une étude de la ville harcèle.

Cheminées, sont-elles plus que la fumée qui d'elles au ciel incolore évolue et se contourne par lentes montées? opaques, mauvaises, grises et mornes, elles se sont de l'inquiétude des masures amoncelées dès jadis, élancées et menacent de suies suintantes et sales, désespérément. O l'agonie et l'angoisse de cela, brumeux et terrible, quelle torpeur tragique, un énervant frisson multiple, à la longue ! — Fuir !

« Nous vous quittons, et c'est très bien et ce sera un assuré succès, adieu, Madame, amie. »

Nous nous trouvons dans la rue. Où, maintenant aller?

La rue, vous le savez bien, je ne l'ai, depuis presque des années, sinon à peine et pour de rares nécessités comme elles étaient pressantes à coup sûr! parcourue : ô tant d'ignominies petites et malsaines hantent, à la traverser, celui dont s'ouvrirait avec joie la poitrine aux fleurs d'un jardin de joies. Quoi? s'il vous faut, incrédule jolie et rieuse, énumérer : la boue d'abord, l'étroitesse resserrée aux murailles qui puent des maisons uniformes et trop hautes, les détritus, rien ne les ôte aux fentes du pavé malgré la tentative, odeurs d'étals et de tant de boutiques ouvertes, voix crissantes, exaspération d'ouir, qui gémit, le frein des véhicules, d'autres brouhahas, clameurs, exhalaisons toujours putrides, et la moiteur pesante de la ville malpropre!... vous riez ?

Je me laisse à présent par vous mener à travers les musées où la badaude cohue est stupide, et où les gardiens de l'ordre eux-mêmes ont soin que la paix révérencieuse, parce qu'ils causent fort, soit tuée, et nul rêve qui devrait naître n'éclôt; à travers les églises anciennes, la poussière s'y sent du luxe honteux dont leur dérisoire clergé bafoue l'immémorial culte bassement travesti. Et les jardins? plus d'enfants s'y emmêlent que d'arbustes ou de sables.

Les quais seraient bien beaux, s'ils étaient solitaires et ombreux; vaines multitudes, poussières

partout, vexatoires mesquineries, gredineries, je me suis laissé guider par vous tout le jour ; je n'ai pu surprendre la splendeur de ces choses sous les malpropretés de chenilles qui les polluent.

Votre sourire ! de votre main ma main est la captive. Pourquoi ne voulez-vous pas rentrer au Bois, encore, là, chez nous en effet ? Je vous suis, il le faut bien, mais voilà, je m'absente, méchante, en quelque songerie qui de vous-même au milieu de tout va me distraire.

Monde de charognes mornes bavant où la convoitise bête s'étale, rien de vous, hommes qui vivez dans les villes d'à présent, ne m'a séduit ou ne me plaît. Je me détourne. Je veux vivre.

Pourquoi de vos caprices me suis-je épris au point de vous suivre ici même et de n'avoir pas fui ? J'étais bien esseulé, lorsque vous apparûtes, en mon oiseux renoncement, en ma peureuse agonie.

J'hésitais, pour que passât le temps, à transcrire une légende de malheureuse princesse et je vous donnai, ô vous qui souriez ! le nom et le visage, en ce dessein, infortunés de la martyre amante. Mais je ne pense plus à elle, vous avez survécu à mes rêves ensevelis. Vous êtes pour mon esprit indécis une lumière de la pensée en rêve, je vous entends, je vous vois, la seule ! où, moi, irais-je ? si ici il vous a plu de venir.

Et vraiment, ne fût-ce, dès lors, notre rencontre la dernière ?

VII

Je l'ai su ce soir, comme je me couchais. Un mot, soudain, de prodigieuse clarté m'a aveuglé! C'est bien cela; la nuit entière, voici l'aube déjà, je n'ai pu qu'y longuement songer, avec délices!

L'orgueil!

Ce qui m'a exilé loin des hommes, ma souffrance, ma volupté, m'en étais-je rendu compte déjà? non! orgueil, ô c'est le sûr, le splendide orgueil.

Ah! qu'ils rient de moi, qu'ils rient maintenant, leur imbécillité m'a outragé, les hommes! Je suis illuminé de clartés intimes et profondes. Ma force renaît, je connais désormais tout mon orgueil.

Qu'ils rient! ils s'ingénieront aussi, ils se grouperont en sarcasmes contre mon souvenir. Mais je me sens fort, ô rêves, et vous, mon amour, je tiens l'impénétrable bouclier, l'armure adamantine : l'orgueil prompt et salutaire. Je pourrai me rire de vos efforts.

Stupides qui m'avez dénié le triomphal hommage auquel j'avais droit! ils ont pénétré avec leurs pointes acérées, vos dédains; je ressentis tout le

venin de la blessure, et je me suis morfondu longtemps. Soudain, me voici renaître épanoui, parmi l'efflorescence insoupçonnée de tout l'orgueil merveilleux!

Orgueil, orgueil! sauvage fleur des amours brutales, tu vis, je sais, en moi, et je me sens de ton arôme sanctifié, orgueil!

Oui. Un masque de modestie timide, je l'ai arraché à ma vie d'autrefois, fausse effigie maladive et de pudeur, je me suis enfin trouvé, je m'explore et je grandis.

Avec la joie juvénile de créer, j'ai jadis jeté à des envieux la chanson fraîchement née de mes rêves trop confiants. Vous avez feint de n'y trouver qu'un charme banal d'adolescence ardente et une espérance excessive. Vous voulûtes m'assoupir sous l'endormeuse caresse des louanges médiocres et j'ai savouré avec candeur tout le miel perfide, dont plus tard, seulement, j'ai surpris, pour la vomir, l'amertume entière. Comme sur moi je m'étais reployé, geste lassé, mépris que pourtant j'ignorais. Or c'était, moi, me méconnaître, non pas eux, les immondes chacals qui aboient, sans la comprendre, vers une grandeur possible, tandis que je saignais d'avoir subi le maléfice purulent des vains baisers.

Dès lors j'ai vécu sous l'horreur hébétée de ma solitude, où je souhaitais être pareil à ces lâches auteurs de tout le mal dont je souffrais. Ma foi si haute et pure en moi empêchait que je me montre ou livre à des baves puantes une amitié. J'ai fui les embûches et les traîtresses où mal se dissimulent les rages prêtes; j'ai fui l'art, ils en ont fait le fanion de leur scurrilité; j'ai fui la femme, complice par ses dents et ses ongles, ô la grandeur alors irrévélée qui déjà germait en moi!

L'homme de ce temps, je m'arrache à un rêve trop longtemps mauvais. Ma timidité n'était pas native ; voile seulement à l'orgueil sain, elle m'a gardé à l'écart des hasardeux propos et des regards plus vils. Mais je n'ai pu me pénétrer plus tôt.

Qu'ai-je fait ? Qui donc, hormis moi, de nos jours, a compris ce que devait l'homme entendre, ce que, de longtemps, il n'entendra : l'harmonie du hautain verbe répugne à ses oreilles.

L'homme vautré aux fanges (vaudevilles ou rire) trop tard élève le mufle aux lumières enfin de quelques cimes ; ses yeux que la chassie encombre et corrompt, éblouis, se fermeront sur l'éclair de la suprême vérité.

Je suis la source et le ruisseau dont se gonflent les fleuves éternels, et vous, mon amie, votre lueur est d'une aurore sur le glacier que renaître a enflammé ; c'est par vous que j'ai pris forme en tout l'orgueil vaste, conscient.

Plus tard les générations salueront ma mémoire de clameurs enthousiastes, unanimes. Les peuples des rivages de la mort invoqueront sur leurs autels mon tutélaire nom, et moi, peut-être fléchi, je reviendrai parmi la tourbe, je cracherai l'ignominie des insultes anciennes ou des dédains. La foule sera courbée et me suppliera, le ventre à terre, pour m'adorer.

Ma pitié alors séduite, haussant les épaules, je foulerai aux pieds les formes idolâtres, et la bonté primitive en elle renaîtra et le sourire désappris, pour que bénissent les peuples. Et en dépit de moi, à la fois, je serai vengé, m'étant baigné d'une joie immense dans la mer des jouissances dont trop longtemps ils ont su, les hommes, me frustrer.

Ah ! le fauve concile des belles femmes odorantes au sein nu et chaud proclamera certaine ma victoire et la honte de leur défaite. Elles livreront à l'ardeur de mes appétits exaspérés les chairs pantelantes de leur splendeur. Quelles délices d'en saisir l'une, au hasard, avant ou après l'autre, je me soûlerai de leur beauté, je roulerai, épave, de leurs cuisses à des bras purs, toujours l'étreinte folle, et aux brasiers incendiés des profondes chevelures. Avidement dépensé, cher orgueil, parmi l'épaisseur touffue, voluptés que nulle n'assouvirait, par ma douleur exacerbée je serai contraint de pétrir, ô mes deux mains, de déchirer, ongles et dents, les adorables lys, ô femmes, gonflés et savoureux de vos mamelles érigées, de lacérer par longs lambeaux vos chairs diaphanes et fines et d'en disperser aux vents qui passent les corolles arrachées.

Alors, race niaise et pusillanime, de la terre sursautante d'allégresse, en une heure embrasée, une race enfin naîtra pour l'orgueil clair de comprendre et de créer. Et lâchement ceux qui aujourd'hui sont, à défaut d'autres, les hommes, flétris d'angoisse merveilleuse, peu à peu disparaîtront. La race ainsi issue de mon orgueil et de la Terre aspirera dans le délice l'air purifié pour grandir, maîtresse du sol et de la mer et des pensées !

O mon amie !

L'orgueil est un splendide bouclier. Mais mes armes sont vaines, déjà émoussées ou, à moitié, rompues. Votre voix berce et console et pénètre ma

torpeur. Vos doigts purs par le contact me rafraichissent. Oublions tous ces espoirs, mes fous désirs. Je ne m'enorgueillis que d'être à vous.

Je me crus, enfant, à cette œuvre appelé! En vérité, et j'ai buté à trop d'obstacles, j'ai craint les pièges, l'effort de l'ennemi : j'ai suspendu ma marche, je me suis tassé en de la nuit aux taillis sombres d'oubli et de silence. Nul alors ne m'a revu, mon visage s'est perdu en des mémoires défaillantes. Mes mains m'ont enseveli dans la terre lourde d'isolement d'où je ne pus ressusciter. Mes nerfs sont morts, mes muscles débandés ne retrouveraient pas la virile énergie, s'il fallait, et ma pensée endolorie se tuméfie de tant de vide. Je ne rêve ni n'agis. Je demeure sans volonté.

A quoi bon, que vous m'ayez souri ? Le foyer est de cendres épaisses ; une étincelle n'y saurait rien faire jaillir. O mon amie, en vain vous avez souri, ne suis-je pas bien mort ?

DEUXIÈME PARTIE

More gardens will they win than any lost.

GEORGE MEREDITH.

I

Il est juste d'oublier, à son tour, cette joie étrange d'avoir été grave durant les années, et d'avoir souri à peine à un tel imaginaire carrefour de mon bonheur.

Images d'un paysage que j'aimais tant et qu'un éclair des yeux pressentis anime, je sais à présent l'illusion douce, en même temps que triste, où je vécus enseveli. Les heures vraies et brutales m'ont secoué d'un songe.

D'involontaires devoirs.

Il fallait vivre, assurer à mes lendemains une tranquillité par des labeurs qu'on paie, me désintéresser de moi, un instant, en faveur de moi-même, gagner du pain, un peu d'argent.

Quelques semaines de manœuvres où l'on se confond en l'unité infime dont l'assemblage constitue les armées, la marche au grand air, méthodique, obstinée, qu'il vente ou pleuve, en eussé-je eu horreur ! m'arrachaient à des allées tendres de rêveries. Il fallut s'aligner, se feindre le numéro, sans plus,

qui, au gré des commandements, pivote sur soi, décomposer la marche et le port du fusil, s'intéresser aux règles de tir et se disperser, moyennant des ordres imposés, sentinelle, épier un ennemi que, derrière des bouquets d'arbres ou des plis du terrain, quelques-uns figurent parce qu'un manchon d'un blanc sali leur ceint les képis.

Le jeu à la longue déride et, presque, captive : on bat en retraite, c'est dur, après tant d'années, de courir ; on sue un peu, bah ! le corps se passionne et éclôt. On y prend goût, surtout à l'illusoire victoire, baïonnette en avant, et, le repos sonné par un clairon, on hume le verre autorisé d'un douteux café dont la chaleur légère réconforte.

Sans la brutalité d'imbéciles sergents et la superbe ridicule des officiers, car on en souffre et il en faut silencieusement rager, la prison fétide des cours empuanties, des chambres malpropres parmi l'ordure obscène, sans la sensualité, les déjections des hommes, l'odeur des huiles grasses, la soumission sans réplique, l'ignominie d'un servage en livrée, le mois serait salutaire et de bon souvenir. L'exercice, du reste oiseux, demeure bienfaisant, la contrainte odieuse.

Ah ! qu'on a hâte de s'enfuir, d'être chez soi et libre, d'être, de nouveau, selon des goûts et une habitude, soi seul et bien à soi !

Le temps est écoulé. On ne se retrouve guère parmi les décombres d'intelligence. Le fier château se réédifiera-t-il, et sur quels bords de quel fleuve de pensées neuves qui s'écoulent ? La végétation malveillante étouffe la pierre ruinée, la moisit, la rompt par éclats où fourmillent les larves. Deuil

insensé et cruel! on désespère de soi, et de revivre un jour. Chaque matin sanglote de ne voir plus un homme où s'est, à tout jamais, dès l'abord, évanoui le soldat d'hier. A chaque tournant, la morne surprise : tout ici est bien mort; nulle étincelle, et, sans espoir, on se pleure de n'être plus.

Peu à peu — ce n'est pas un réveil, et l'on en vient à s'arrêter — si l'on pouvait, rêve-t-on presque, seulement y songer avec quelque fixité, on bâtirait ou recréerait en tel coin moins lamentable; on ne pourra jamais. Ou en tel autre? mais cela vaut-il vraiment l'effort de le tenter? Non. On ne peut plus. Je suis bien mort. Rien n'y fera. Un essai, voyons, aujourd'hui, voyons : nous l'eussions, naguères, estimé, celui-là, si aisé. Je ne puis, je ne veux plus. C'est vrai, c'est la volonté que rien ne ressuscite; elle absente, on ne saurait entreprendre.

Je n'ai de force qu'à me lamenter intérieurement. Un ami rirait de ma peine, ne se souvenant pas que ce fut, autrefois, la sienne. Mais lui s'en est tiré; moi je m'enlise par mes propres efforts en vue de mon salut. Restons là, peut-être la fange a-t-elle un goût, si j'en goûtais, pour m'y complaire?

Mon esprit neutre n'est qu'un amas de brumes sans parfums ni fleurs; je ne puis plus même le distraire. A force, qui sait? de le promener vers des sensations que des choses produisent?

Et courses par les musées, chez les marchands de tableaux, dans les expositions : ô mes jours veules, indifférents, l'étrange abîme d'oubli entre les rives de jadis qui s'entr'ouvrent dans ma mémoire et le jardin nouveau qui m'accueille en ce pays!

Je me suis rendu compte. Un rêve a refleuri.

Le rêve où je me reprends à vivre suscite en moi, comme dès que j'ai tressailli à l'espérance de la beauté, le saisissable aspect d'un visage féminin. Est-il bien d'une femme, celui-là? me suis-je demandé! Et les autres, encore, quelles femmes ont vécu que j'ai connues en vérité, telles que mes songes les figuraient?

Je sais mieux désormais, je sais plus vrai.

Des femmes! illusion où se perd le tressaut du bonheur qu'en vain l'on espère : elles n'existent pas. Peut-être autrefois, et c'était le visage plus tendre et le geste doux des incarnations très humaines. Aujourd'hui, je le sens, je l'ai tant observé, la race est anéantie. D'autres ont pris leur place, plus suaves sans doute, mais plus impérieuses et mieux adorées, redoutables! je crois, des fées.

Mon rêve les a vues aux royaumes mystérieux d'où la tradition les évoqua si souvent, les fabuleuses. Elles chantaient sans souci au long des rivières embaumées, sous le soleil ami; elles se groupaient en des danses mollement cadencées; leurs gestes accueillaient la lumière et propageaient un sourire, et leurs regards d'étincelles chatoyaient en la surprise naissante des pierreries profondes. Telles, par des allées dont les fleurs, avec leurs parfums trop pénétrants, tueraient les hommes, elles vivaient dans l'harmonie gracieuse et la sérénité. Par delà les pelouses et les heures pâmées de l'univers en extase, elles ruisselaient, pourpres lumineuses, frissons d'espoir en fêtes! Elles étaient pour l'homme la chaleur de tout ce qui brille et

de tout ce qui illusionne, rythmes, parfums, fraîcheurs éclatantes du printemps, charmes divers des languissantes automnes.

Par suite de quels bouleversements obscurs, dont l'homme assidu et tenace jamais ne peut avoir, fût-elle vague, la notion, pour un châtiment dont nous ne pourrions soupçonner la gravité, pour elles, terrible, les fées tour à tour exclues, pendant de brèves périodes, de l'ivresse de vie en leurs suprêmes séjours, sont exilées enfin parmi nous durant la longueur d'une vie humaine. Elles y figurent les femmes disparues, dont en elles nous adorons le mensonge, ne sachant, en effet, qu'elles ne sont pas des femmes. Elles-mêmes, les fées, le savent-elles, aussi ?

Je soupçonne que chez plusieurs la conscience subsiste de leur condition supérieure, malgré l'avatar, et elles gardent, auprès de nous, le mépris du peu que nous sommes, ou la pitié.

Celles qui se feignent des femmes ne sont plus nos égales et nous l'avons senti si bien, sans nous en douter, qu'il nous a fallu faire des lois pour les contraindre et les soumettre En dépit de notre. orgueil, elles nous dominent, toujours aisément. Nous pressentons en elles quelles créatures ce sont, intermédiaires entre notre bassesse et celles, en est-il d'autres ! supérieures.

Des femmes, parmi ces fées déchues dont révèle la divinité la matière fleurie que nous nommons leur chair, entrent avec nous en connivence, tant qu'elles peuvent. Elles semblent n'être pas différentes, se prétendent nos sœurs. Mais leur marche les trahit, leurs pieds trop tendres et souples ne pèsent pas, comme les nôtres, sur le sol, et la douceur de leurs caresses fait défaillir. D'autres, d'un œil sé-

vère, pourtant nous font épris, avec ferveur, de leurs dédains.

Avez-vous touché au pétale nu de leurs doigts, dont la fraîcheur embrase? Ah! pour que nous ne mourions si tôt, elles en atténuent, par miséricorde, le contact sous la peau glacée de leurs gants fins. Et, sinon en des rencontres cérémonielles et suprêmes, découvrent-elles jamais la gloire de leurs épaules ou les bras, si, en effet, sont, ces radieuses formes, des épaules, comme elles disent.

Nous autres, le corps solide et robuste, certains, nous voilà. La ligne, sous des aspects, apparaît nette, simple, élégante. Notre chair colorée éclate en tons jaunes et mats, un sang vivace l'enrichit. Chez la femme, si une femme existait, il en serait de même sans doute, et son corps, plus moelleux à peine, imiterait notre corps; le sang coulerait le même, et de même la chair.

La fée n'a ni notre robustesse, ni notre couleur, ni notre parfum. Sa nudité charnelle entrouvre un ciel supérieur aux mirages délirants de notre angoisse. Nul rêveur n'a rêvé le lyrisme de sa pureté. Le corps mobile, étrange et palpitant, qu'un souffle transfigure et grandit, nous apporte le prodige menu d'un enlacement amoureux, de lueurs insoupçonnées et d'elles-mêmes ivres. Il semble, en la transparence rosée de sa chair de marbre en fleur, qu'un soleil en fusion tendre circule, sinue et s'éblouisse jusqu'en les recoins d'ombres où veille encore la torpeur plus molle de son ardeur.

La caresse ne s'arrête pas à la surface lisse et ferme des membres et du corps; elle pénètre en l'effervescence de tant d'aromes si fondus, le baiser se répercute en tant de grottes stellaires et affolantes, que l'amant ténébreux et timide sent sa

vaillance par la terreur sacrée accrue, et qu'il profane et qu'il saccage, avec emportement, le monde délicieux livré à son désir, et qu'il s'anéantit, pour ne plus renaître qu'à sa seule volonté. Elle, devant lui meurtri et las des combats et des étreintes, reste la soucieuse idole toujours prête, compatissante ou dédaigneuse. Elle se tait seulement, rêve sans doute à l'amertume de son isolement sur terre, en proie à de vils caprices auxquels c'est, pour l'instant, sa destinée de satisfaire. Et lui, qui ne voit rien et ne comprend jamais, s'épuise dans le désir de volupté vorace qu'elle allume, et expire, éperdu, parmi le paradis muet et impassible de son beau sein.

Parce que j'ai acquis, de l'aube sûre de mes songes les plus beaux, la certitude de passer en le sursaut d'un monde prodigieux, je ne vais plus m'arrêter, ô les amoureuses reines ! au mirage futile des minutes et des instants. Que sont les siècles pour de telles existences ? et n'avez-vous pas pris le soin, quelques-unes, de fixer, par une illusion la dernière et efficace, votre souvenir, ou l'identité terrestre de votre ressemblance, pour qui sait les comprendre, en les toiles de certains peintres où vous apparaissez, plus vivantes à jamais et celles que tous désirent.

Je m'extasie sous votre image, et parfois de votre sourire j'obtiens plus de volupté que ne m'en eût accordé la belle passante de nos jours.

II

Je me souviens de la rencontre première. Par une après-midi d'opacité pesante où le soleil s'épanchait durement, las de la devanture toujours vaine des librairies monotones, j'errais au boulevard, l'œil vacant et la chair sans ressort. Les affairés ne me distrayaient même plus, de leur glissement impersonnel et vulgaire. Je n'avais à qui parler. Les robes mal odorantes cloîtrant le vice offert de quelque plâtras peu séché en ses dehors de femme n'offraient à mes regards que les risibles corolles d'un bouquet carnavalesque. Sous les tristes oripeaux se traînent les spectres de quelles douleurs, les dirai-je, elles, des femmes? du moins elles souffrent ou se font, par l'accoutumance, les exilées. Ce ne sont plus des fées, à coup sûr! ô le sordide de ces corps veules, et ces yeux de truies malades dont la vacuité dangereuse agace, si l'on s'y prête, un désir désemparé.

Chercher, sans la ferveur, par elles la volupté! Non. Ces traîneuses des poussières fangeuses ne

savent plus même le sourire. Si elles jamais en sont tentées, ou pour le besoin de décevoir et d'attirer, un jeu d'articulations rouillées tend, avec peine, les muscles faciaux, détord, crispe, raidit mal les lèvres, lève les joues, ride le nez ; les yeux veules s'en approfondissent plus stériles : sourire fumeux, torche qui se vaporise en épaisseurs pesantes ; cela, le sourire ? comment alors dénommer le vrai ?

Je me souviens de la rencontre.

La rue moite et d'ombre apaisante que je parcourus alors se crevait à des murailles pour la tempête par fêtes claires de mainte peinture, visages de faïence rose où des trous bleus laissaient filtrer une fausse lumière de girandoles en verroterie ; ou sites s'échafaudant, amoncellements d'équilibres improbables au bord des eaux vaseuses que se figurent les artistes en renom, sous un dais de zinc passé d'azur signifiant la transparence des ciels. Un haussement d'épaules, chaque toile vaut l'insipide dégoût qu'elle soulève.

Mais j'entre chez un marchand, lieu silencieux qu'isole plus la mollesse de ses tapis. Les murs sont, de toutes parts et de toutes les salles, rehaussés d'œuvres qui s'exaltent ou les creusent.

La sévère idylle, au bord d'une fontaine, groupe des personnages à nobles gestes, parmi l'ombre qu'y étend par fleurs sur le sol le feuillage chanteur des arbres élevés. C'est la forme grave d'un Puvis de Chavannes.

Degas, âprement, sans fadaise traditionnelle ni retenue, trahit la souplesse bestiale, la mûre odeur de fruit aux attitudes de la femme. Manet restitue au jour sa lumière vraie et la couleur farouche de ses

ombres. MONET s'hallucine de soleils ruisselants qui font chanceler la ligne et palpitent en se décomposant. — Et voici, droit, devant la porte, appelons-le ainsi, un portrait !

Je me souviens de la rencontre.

J'ai vu un salon de style suranné déjà, n'était-ce vers 1878? avec le cachepot de tapisserie d'où, selon un goût ou la vogue, le jet d'eau figé d'une plante métallique. Les rideaux, les tapis sourds on les sent d'étoffes rèches. Là, jusqu'aux coudes gantée, et les mains croisées devant elle, étroite, une diseuse, en robe à falbalas par cascades, courte, un peu courbée en avant, amuse sans doute une réunion dont le peintre, par la mimique de la comédienne, évoque assez l'épaississement veule. N'importe! elle est là, seule je l'ai regardée. C'est le plein rire, la joie voluptueuse, blonde, grasse un peu, et rose et si blanche, avec des yeux d'un bleu rare, obscur, rayonnant, tout grands ouverts devant elle, avec des lèvres trop rouges dont les plis mous boivent la lumière, où étincelle, laiteuse, la vivacité de larges dents très belles, visage ardent de sensuelle fraîcheur sous l'affolement d'une chevelure d'or roux, épaissie, par places, d'une ombre presque noire. Ah! l'entendre, avec sa voix qui voletait et pénétrait! elle était, sur la scène, au temps déjà ancien des applaudissements certains, la prodigieuse fée, heureuse en sa claire jeunesse, exubérante, de tout amusée et charmeuse à coup sûr, qui ne prend au sérieux pas même sa tristesse ou le mal auquel elle succombe, actrice magnifique qui se livre tout entière, brûlante de pitié, de bonté, de tendresse et d'amour, et en qui se confond l'irréalisable vœu d'une amie de toutes les heures dont la présence réconforte et dont l'insoucieuse ardeur entretient ou

en nous rallume la sainte joie : JEANNE SAMARY ! qui sus faire haleter devant des rôles d'une platitude inouïe que ton merveilleux rire transfigurait ! idole caressante, impitoyable, adorée, à quel peintre, sinon RENOIR, aurais-tu livré le secret de ton éclatante fraîcheur, femme, ô toi, enfant qui toutes les résumes, ô fée de nos jours heureux?

Comme Renoir j'eusse pétri avec ferveur cette chair de volupté profonde qu'il a su reformer, en la caressant de longues sensualités dont il s'enivra, et ces yeux uniques, bleuets sombres où vit un tressaillement d'or, et ces dents de luxure saine, et ces cheveux, comme il en a joui, de ce trésor de joie, pour l'avoir si pleinement ressuscité devant nous !

Je me suis étonné, en d'étranges rencontres, que l'homme puisse élever ses adorations ailleurs que dans l'encens subtil qui s'évapore du corps divin. Des aberrations, parmi de l'abstrait, l'ont amené à se figurer un édifice stupéfiant sur le monde improbable de ses morbides visions. Des hommes habiles et sinistres ont su détourner à leur profit l'élan des mysticités dévoyées sur le vide, et les femmes qui jamais, au fond, n'ont compris leur propre grandeur, se sont soumises à les servir, inconscientes complices.

Tout, sur la terre, se fait par les femmes. Rien n'existe que pour elles, ne surgit qu'à leur gloire, même la haine. Elles, on croirait, inquiètes de trop de grandeur, se dénient la puissance que, malgré leurs efforts, elles résument. Elles guettent où se soumettre et s'humilier. Elles éludent la ferveur

des adorations désintéressées et efficaces. Elles ont mis à l'étreinte, qui n'est qu'un mode suprême de la prière, tout l'obstacle des vaines convenances et des préjugés qu'elles propagent, ne sachant pas bien que seuls leurs hypocrites ennemis ont intérêt à en maintenir l'erreur.

Il eût suffi d'un regard, d'un frôlement, d'un geste.

Une ambitieuse aura cherché, par l'aide des mâles, à fonder sur les autres sa suprématie égoïste. Disparue, ses serviteurs ont usurpé, sans qu'une révolte s'éveillât. Dès lors par l'enchaînement de lois civiles et le mensonge des fictions religieuses, la femme a souffert qu'on l'asservît, qu'on l'accouplât à l'homme, subjuguée. A de rares moments, dans les passionnelles rencontres elle se dresse et dompte ; mais pourquoi, ailleurs, sa torpeur toujours ?

Désormais, elle se persuade trop que les codes qui l'intimident, existent, que, par la faute des hommes, elle vit à peine leur égale, comme si, en dehors de la caresse, une puissance irrésistible eût pu se fonder. Sa libération n'est possible qu'à sa volonté, et alors, l'homme se lèvera avec elle contre son ignominie qui fut volontaire pour, d'un geste il s'humilie et adore, couronner, de ses mains, la beauté de son désir.

La femme, en un moment inconscient, abdique l'empire que symbolise sa splendeur, mais déjà, en les heures décisives, elle s'est ressaisie, et demeure, à travers toute la vie, sinon la mère, la sainte amante et la prêtresse de l'amour.

Elle berce et nourrit. Sa tendresse adoucit et pénètre, ou bien elle incite, enthousiaste, à des entreprises qui transfigurent, par l'amour ou par la gloire ; elle est inspiratrice des orgueils comme

de toute faiblesse ; elle nous fait ce que nous sommes, nous brûle et nous soulage, amante vorace, bénévole prostituée, car nul mot n'est abject lorsqu'il s'illumine d'un reflet de sa bonté superbe, et la femme seule peut établir, entre ses fonctions diverses, une hiérarchie dont le sens lui soit clair. Et nous, elle est trop au-dessus de nos vils sursauts, toujours, pour que nous ne soyons liés, sous quelque apparence qu'elle se montre, à dévotement nous extasier de son passage sur nos fronts.

O Celle dont, à son tour, je me souviens ! amie d'un homme rare, l'auteur exquis et pénétrant des pastels qui, de nos jours, à Saint-Quentin comme au Louvre, éblouissent, avec la fraîche vérité de leur apparence toujours jeune, les yeux attendris de qui rêve à tant d'héroïnes et aux héros que tu connus : Maurice-Quentin de La Tour, artiste étrange et profond ! On sait de lui un mot qui, s'il n'était simplement la vérité, dénoterait une outrecuidance singulière : « Ils croient, s'écriait-il, un jour, parlant de ses modèles, ils croient que je ne saisis que les traits de leurs visages, mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu, et je les remporte tout entiers. »

Sinon par son œuvre délicate, où connaître les effigies et l'esprit de ceux et de celles dont on s'est à la folie épris si l'on a lu leur vie ? Nul n'est un inconnu. Auprès de Jean-Jacques Rousseau, de d'Alembert, de Mme de Pompadour ou de la Camargo, un portrait reste-t-il anonyme ? il évoque authentiquement le visage d'un héros de Diderot,

de LACLOS ou des Mémoires du temps. On vit, avec eux, parmi l'intimité de leur siècle.

A connaître, de plus, la biographie de La Tour, ou si l'on erre une heure aux salons de Saint-Quentin, une figure de femme, parmi les autres pastels, attire et retient. Jamais charme égal ne s'est exhalé d'une image, ni tant de vie, ni tant de grâce.

Ce n'est point un portrait fini ou poussé, mais une simple *préparation*, quelques traits de crayons de couleur, négligemment, la bouche, les yeux qui sourient avec finesse, une tête inclinée mutinement sous le délicat voile d'azur diaphane, un nez malicieux, toute une vie ardente d'esprit s'en dégage avec vivacité, c'est, la verve et la douceur, Mlle MARIE FEL, chanteuse à l'Opéra.

Longtemps elle vécut avec un librettiste alors fameux, CAHUSAC, qu'elle aimait, si bien que GRIMM, le froid allemand, épris d'elle en vain, désespérant de la séduire, se laissa presque aller, dans son désastre, à mourir, pour elle, de faim. Jean-Jacques, plus tard, dans ses *Confessions*, sut l'en railler. Le pastelliste fut l'ami, bientôt, de Marie Fel, l'ayant connue dans les coulisses où il fréquentait ardemment ; il l'adora avec ferveur, et elle, jusqu'en l'extrême vieillesse, jusqu'en la mort, se dévoua, dès lors, à lui, maternelle et constante.

Si La Tour n'était point beau, ses yeux étincelaient d'enthousiasme et de malice. D'un tempérament atrabilaire et soupçonneux, il n'avait point de pitié pour ses émules malheureux ; il ruina le succès possible de PERRONNEAU, qui le révérait ; impitoyable aux insolents et aux grands qui obtenaient de lui, comme une faveur payée très cher, leurs portraits, il était impérieux et égoïste.

Mlle Fel méprisa les richesses offertes, pour être à lui ; elle devint le sourire de cette existence maussade, elle la parfuma jusqu'en le délire des années de vieillesse où La Tour, épuisé et incertain, préconisait des rêveries vaguement humanitaires et panthéistes, inattentif à vivre, si un heurt du désespoir ne l'eût jeté, sanglotant et terrifié, aux consolantes douceurs des deux bras vieillis, naguères si beaux.

La misère se prolongea longtemps, chancelante et veule ; elle s'y sacrifia et fut bonne désormais comme elle avait su être belle.

Je me souviens des heures, là-bas, en ce petit musée, et je m'y suis perdu au regard bienfaisant, plus profond que celui d'aucune passante d'aujourd'hui. O bonheur dont je m'enivre, me voici à jamais éperdument soumis.

Et n'est-elle pas aussi, telle à survivre à sa propre vie, comme l'autre qui, plus récemment, sut rire, en effet, une fée ?

III

Du lit, ce matin, j'aperçois, les rideaux tirés, le brouillard annulant la ville. Rien ne subsiste : ai-je dormi dans un épais nuage ? ce n'est pas le soleil qui réveille aujourd'hui le jour. Des épaisseurs silentes s'étirent, elles sont lentes et ne se meuvent pas. Et pourtant c'est de l'impalpable comme un rêve, c'est irréel et trop vrai. J'ouvre la croisée ; voici mourir en s'incurvant des bouffées jaunes qui ne sont pas. Je tends la main, et le geste les fend, sans résistance, comme l'air. Tout s'attriste et pleure plus lamentablement que le cataclysme durable d'une pluie. Seul, je me laisse pénétrer par la malévole vapeur moite et aussi par un singulier parfum. Je ne sais ce qui s'exhale de malsain et de maussade, la subtilité humide de quels souffles, comme atténués, des purins d'automne, à la campagne, comme aussi, après l'orage, des fentes du pavé de bois, moisissure que fleurit un jasmin mal odorant ou une pâle menthe pour solliciter, fallacieusement séduits, les nerfs.

Par cet insolite agrément, en dépit d'une volonté, le brouillard s'étale jusqu'en les cerveaux immergés qui y flottent lointains et s'esseulent. Toute la mer opaque les enveloppe, je me sens à peine exister, c'est là au loin et je ne puis correspondre, les câbles coupés.

Alors, sinon la torpeur hostile rien, ce n'est rien qui repose ou en moi-même survive, volonté ni dépit; une hébétude sans action et sans pensée. Je reste, le front lourd, aux vitres que j'ai closes. La lumière seule blesse et tue le regard. Je ferme avec soin les rideaux, enfin si peu y filtre de jour.

Devant ma table, installé, peut-être ai-je un peu respiré? M'y voici, mais songé-je seulement? Non pas même! J'y reste solitaire, vautré en mon néant.

O que je voudrais, ô que je voudrais pouvoir vouloir, le pouvoir seulement, vouloir, quel rêve! m'exiler de ces climats alors, explorer du soleil parmi les mers, ou, pour ne m'en aller point, que des choses que nulle heure n'enlaidisse, sourient chaudement et leurrent ma souffrance vieille.

Cet album gorgé de photographies! Ah, c'est triste, les souvenirs de sites radieux, je l'ai ouvert, devant moi, là, sur la table, mais rien ne m'y retient, la vue des fresques de Giotto me fait pleurer de n'être pas, une fois encore, à Florence.

Au reste, des journées pareilles y doivent, je pense, sangloter! c'est en moi qu'il faut tuer le destin trouble. Que faire?

Durant des semaines naguère, je me suis harcelé de l'interrogation sinistre : que faire? et ce me fut si suffisant pour ne rien jamais faire! la vieille torpeur m'a-t-elle ressaisi? le brouillard s'est-il

emparé encore de moi? Vais-je me perpétuer, sans lucidité, et stérile? — Non!

Le peu de clarté que j'ai reconquis, la fée à qui je dois de m'être repris a disparu au passage, par fantômes, d'un rêve plus net. Me souvenir; sa démarche lumineuse, ses yeux précis! de quel abîme elle me tira, m'y laisserai-je, encore, rouler?

Et ces deux visions encore, plus récentes et plus douces de n'avoir surgi qu'à des caresses d'un art à ma vue, les oublierai-je aussi? — L'une s'en est allée enrichir, toile on l'échange contre des sommes, la galerie d'un collectionneur égoïste. L'autre illumine d'y être présente un petit musée de la province. Et si chez moi je ne tenais le chef-d'œuvre par photographie reproduit insuffisamment, je ne pourrais recourir plus à sa très chère influence.

J'essaie.

D'abord, c'est en vain. Mes yeux ne veulent pas voir. Je ne vois rien.

J'insiste encore, et un sourire bien pâle, c'est, à mon adresse, d'une aimante pitié, se dégage. Me comprend-elle, sinon guères (et, c'est vrai, moi-même?...) par contrainte, oui, elle me sourit; elle sait que tant de fois son sourire m'a relevé. Ce n'est pas cela, encore; je veux plus : n'aurai-je rien?

Mais, à la fin! s'incline, voici, en me regardant avec mollesse son visage fin. La paupière se soulève sur la prunelle qu'une ardeur douce emplit. Le nez s'allonge malicieux; les pointes des lèvres en remontant s'étirent. Je la tiens. J'en suis tout réchauffé, dans ma détresse, et confusément réjoui.

Ce qui était choses mortes à présent revit. Les joues rosissent. Les cils palpitent. La gaze sur son

front lisse se lève à quelque souffle qui l'enfle, la poussière claire de ses cheveux s'agite. Vers moi son sourire de plus en plus s'accuse. Ne dites donc plus qu'elle n'est pas là. Je la vois vivre, je l'entends.

Aurais-je pu rêver le son de ces paroles, la câline douceur de sa voix et de ses gestes? Elle m'entoure d'une atmosphère de musique pénétrante, elle m'a baigné de tendresse ; elle me ravit, elle m'éveille. Des volontés nettes et neuves résonnent en moi. Je me lève vers ton sourire : viens, ô toi! me prendre pour me guider.

— Le chemin droit est tel. Détourne-toi du vain passé des êtres morts. Le soleil n'est pas venu, soit! aujourd'hui; demain il luira, tends-lui, offrande, la pureté de tes espoirs jaillis. Choisis d'un rêve ou d'un monde ; il n'importe, franchis le seuil de vivre; marche, en dépit d'obstacles qu'il ne faut pas que tu prévoies, simple et calme, vers ton désir.

Si tu le veux, de la sorte, atteindre, dans les heures malaisées, je serai là et mon sourire qui réconforte. Mais jamais ne détourne les yeux, va, arrache de ton esprit le trophée des souvenirs mauvais, ne porte en toi que ta pensée future et tu te grandiras de tout ce que tu auras oublié. C'est là vivre, s'affirmer en perpétuel effort vers ce qui doit être, demain, ou plus beau ou meilleur. Telle est la vie, et, avec l'aube sur toi ouverte de mes yeux pour te montrer la voie, tu vas être l'homme qui, s'il lui faut un jour mourir (qu'importe? c'est la vie encore!) du moins ici aura vécu déjà.

— O ma sage amie, vois comme je fais tout ce que je puis! Je m'enflamme à ta parole. Je vibre et m'extasie. Mais lorsqu'un court instant j'ai marché, je suis las et les brumes vraies du jour me ressaisissent et me font lourd. Je suis sur la pierre du chemin assis. Et, sans cesse grandissante infortune, mes regards en dépit de moi se reportent vers la poudre ancienne des chemins laissés, plongent vers la vallée étroite que le matin j'ai traversée, et vers la vie mauvaise de la ville. Je ne suis plus l'espoir surgi de tes yeux de fête. Je me retrouve avec l'incertitude et la douleur.

Toi-même aussi, souviens-toi. Des semaines tant maladives nous furent douces bien des fois. Un jour, dans la forêt, nous nous promenions seuls sous les plis de brumes qui s'effilaient des branches et notre lent passage les forçait de s'élever. Triste tu me confiais, paroles musicales et parfumées, ton regret de ne plus vivre en l'époque où tu fus celle qui exalte les hommes par les graciles chants d'un amour lyrique. Tu te souvenais, toi aussi, de tes beaux soirs d'autrefois, du triomphal frisson de la scène et des extases autour de toi. Tu m'as dit l'enchantement tumultueux et timide de Jean-Jacques après que, pour la première fois, tu eus chanté son *Devin de Village*, devant la Cour, la folie amoureuse de Grimm et la tendresse de Cahusac. Tu me dis toute la vie heureuse et pleine de ce beau temps où Diderot songeur souriait, où femmes et hommes n'étaient épris que d'amours et des plaisirs de l'esprit. Tout alors se secouait des lourdes nuits anciennes; on découvrit le jour, la joie, on s'adonna à agir librement et fort. Ruissellement en tourbillon de fêtes, absence des contraintes maussades et

stériles, ô liberté devant qui, depuis, on n'a pu que s'extasier en vain!

Quelques-uns s'ingéniaient, les philosophes avec prudence en furent, à vouloir l'homme meilleur pour que naisse sa félicité. Des mieux égarés par le cher paradoxe, l'un fut ce pastelliste fantasque à qui tu dois, ô chère, de vivre pour nous encore, et toujours la fée qui désigne au bois le sentier propice. Avec nous gaîment tu t'y es souvent perdue. Et tu as veillé, prise de pitié, à adoucir l'âpre vie de vieillesse rêveuse, comme tu veilles à présent sur nos pensées, et La Tour est mort, grâce à toi bienheureux, dans l'illusion radieuse, le regard plein de ta beauté.

As-tu oublié maintenant? tu veux que je gravisse l'avenir, sans me reprendre à du passé. Est-ce possible? je ne me sens pas assez fort. Je suis las des doutes tenaces et de toute ma faiblesse, mais je n'en puis rejeter l'obsession qui m'accable. Je fais halte.

Et sera-t-il là toujours, ton sourire? soit, je me lève, mon pied butte et se meurtrit aux cailloux rudes du chemin; mais tu souris, je vais, péniblement je vais.

Vraiment connaîtrai-je un jour mon rêve assez défini pour moi-même par fièvre l'étreindre, le posséder? Si ne me fixait ton œil, je n'oserais même le souhaiter : n'est-ce tuer son vœu que l'atteindre? Comment, après, raviver les extases sanglotantes vers des prestiges d'illusions neuves? pourrai-je, de nouveau, rêver, si mon présent rêve vient à mourir?

— Ah, me répètes-tu, le sais-je moi-même ? et si ton rêve n'emplira ta vie ? A quoi bon d'avance s'en désespérer ? Quand nous en serons là, nous pourrons y aviser. A présent, ne délibère pas. Marche. La route est longue. Tu n'es pas arrivé. Et, chemin faisant, si t'hallucine d'un trop clair soleil le fixe mirage du but qu'il faut atteindre, j'y consens, ferme ou baisse un instant les paupières, insoucieux, efforce-toi de chanter, cueille des fleurs à quelque parterre, attarde-toi. De telles distractions ne te peuvent occuper tout entier et à jamais tu y perdras la pauvre habitude de porter en toi tout ton passé.

Viens donc. Suis-moi puisqu'il est véritable que tu m'aimes. Déjà les brises premières nous caressent, nous invitent. L'amical soleil luit aux sables de nos chemins. En route! nous devrons bien arriver. En route! Nous allons vivre. Viens.

Et moi, je te suis, enchanteresse tendre, comme jadis, car ton sourire me fit connaître des splendeurs, au bord des mers et parmi les décombres des grandes villes ruinées. Je me souviens de l'enthousiasme. Je le veux connaître encore. Le soleil c'est de ton sourire le pur délice. Où me mènes-tu ? Je marche dans l'ivresse, fée! Je te suis!

La ville maternelle resplendit d'un éclat de flamme tout nouveau. Les murailles entre les arbres frais se dorent ; les monuments se dressent avec orgueil. Jamais telle je ne l'ai vue, je l'aime pour son air triomphal et puissant, aujourd'hui. Les avenues de sombre feuillage riche entre les maisons calmes s'en

vont à de superbes carrefours. La foule affairée, élégante et joyeuse, s'y tasse à voir que s'allument à des moyeux de voitures, par myriades, les joyaux dispersés et fixes du soleil. Les femmes jeunes parmi leurs robes et des sourires étincellent, fleurs en marche sous les fêtes de la lumière ! Fées, vous connaissez la grâce neuve des chapeaux exquis et des étoffes souples et radieuses, rayonnantes apparitions et promptes joies de nos printemps. Vous brûlez en bienfaits pour l'âme esseulée, libératrices d'un rêve, sans nul espoir, le captif, et magiciennes qui, de vos doigts si fins, allumez en un esprit de fange le suprême sursaut de la beauté !

IV

A l'heure trouble de ma vie, comme je songeais confusément dans ma demeure solitaire, bientôt, et sans que je m'en aperçusse, deux bonnes fées, c'étaient vous, vinrent s'asseoir parmi le silence de l'âtre vide.

— Et l'une, tu la fus, amie pensive et radieuse du poète d'autrefois et du peintre vieilli, me dota de pouvoir frissonner souvent au passage ailé de l'illusion, de l'étreindre et de la suivre.

— L'autre m'a permis d'être épris de son rire ardent et souple, de m'affoler, par instants, de sa gaîté sonore. A elle je songe, je la sens auprès de moi en des minutes fébriles où je n'ai plus besoin de lutter contre l'âpre mélancolie. Elle approfondit et assure la joie, elle enivre d'un baiser fou qui retentit, et sa verve insoucieuse m'entraîne et me transfigure.

Lorsque je la quitte, je retombe au puits sans fond, en l'abîme des ténèbres moites et puantes : faudra-t-il encore attendre que la compatissante et

la songeuse me tirent, une fois de plus, du sombre gouffre ?

— O grâce sourieuse à peine de la première, voici que câline elle s'est approchée, son pas glisse sur le sol mollement d'un geste qui s'arrondit, on dirait, et se cambre, pour, toute svelte et pâle parmi ses cheveux châtains, paisiblement s'offrir et ne se reprendre jamais.

— La tumultueuse vivante rit et ses yeux miroitent du plaisir. Elle s'est prodiguée, elle passe, tempêtueux éclat d'une fête étincelante, tandis que le teint délicat de sa peau sensible de blonde aux joues et à la gorge s'empourpre des plus fines rougeurs, innocemment. En elle tout est formidable et excessif, et sa gaîté même emporte le bonheur.

— Mais parfois aussi, suprême étrangeté, toutes deux se sont en ma vision confondues, si différentes, à ne former qu'une seule sœur de bonté. Alors le propice délai entrouvre en moi la plaine heureuse, je me sens bien vivre, avec calme aimer et penser sereinement. C'est elle !

Elle s'accoude à la fenêtre; son geste me désigne, par delà les crépuscules, les montagnes heureuses de la lumière, ou bien, prenant mon bras sur qui pèse sa chère odorante beauté, elle m'entraîne courir et flâner au bord de lents ruisseaux.

Avec elle mes meilleurs souvenirs s'exaltent d'avoir connu la mer et les plages, les îles de volupté. Parfois elle me quittait, sans me rien dire, pour des heures, mais moi je me hâtais et je savais où bientôt la retrouver à coup sûr. Je me hâtais, nous passions éperdûment des matinées d'extase à ne nous pas parler, sinon des yeux ou par le geste,

côte à côte sur une herbe drue ou dans le creux des dunes par le sable cachés.

Je me souviens. Et toi — vous-mêmes, ô les Fées ou ma propice Sœur?

Un jour, après une navigation par les rafales et les secousses d'une mer hostile sous le vent presque pluvieux d'un pénible été, à longer par des bordées hasardeuses les écueils d'un estuaire, nous avions malaisement gagné le large. Notre barque de pêche s'effondrait par des vallées de la vague ou brusque en assaillait la cime crêtée d'écumes par milliers, aigrettes. Au loin des troupes de barnaches défilaient à la surface rapide des flots. Mais tout à coup, après deux heures de dur labeur incertain, sous l'impétuosité merveilleuse de la mer, une bonace sous le soleil nous réconforte; là-bas, sur la falaise, amie adorable, tu nous attends, tu nous souris. Et la journée entière fut de douce félicité, étendus parmi le sable suave et chaud, les yeux éperdus vers l'horizon des îles lumineuses.

Cet autre jour, aussi, où je vins de ma bicyclette descendre auprès de vous, devant l'auberge d'un village. Une baie que des bois aimables encadrent, la grève alors à sec qu'on voyait toute grise à travers les branches, et rose et mauve jusqu'à du bleu; puis, très lointaine et nette soudain, une ligne d'un outremer certain au-dessus du niveau des sables, la mer avant son flux. Si des taches blanches plus haut se déplacent, le flot en montant déjà y pourchasse les oiseaux. En se tournant, de l'autre côté, au long de la vallée qui s'étrangle, pour

que puisse un pont menu l'enjamber, les forêts s'étagent sur des collines, des maisons y surgissent à des détours de sentiers qui serpentent, des voitures stationnent, il y a plus de vie multiple où des gens attablés boivent en parlant.

L'étroit chemin monte à travers un bosquet de hêtres; tu m'y guides jusqu'où, soudain, vers la gauche, des pans de murs branlent, une tour s'arrondit que les lierres accablent, et là, prodige! un vieil arbre presque mort, les parasites feuilles le surchargent, par-dessus le chemin se courbe et appuie sa cime pesante aux pierres qu'il consolide, tandis que le soutient mieux encore, avec sollicitude, un tronc plus jeune et élancé. Porche de la nature à ces débris, ainsi, fermes du passé, toute la ruine dont l'homme fut chassé accueille la forêt, et avec elle vit d'une vie nouvelle plus puissante.

Les ruines, les grands espaces, tu les aimes, et l'air violent des montagnes ou de la mer. Tu fuis la solitude morose des villes trop pleines, tu te réfugies, ô fée, parmi le calme meilleur des champs.

Tant de fois, aux prairies du Nord, avec nonchalance couchés, nous avons suivi, à perte de vue, les épaisses balandres, que des chevaux hélaient au long des berges, remonter le paisible canal; ou bien nous nous sommes embarqués à travers les îles de la Zélande dormeuse surprendre se délasser au soleil de quelque sable à fleur d'eau le sommeil pacifique des phoques épars.

Et par la cruauté apaisante du Midi, les courses

dans la lumière au bord des fleuves en torrents, par les routes blanchies de poussière, vers l'ombrage toujours fugace et moqueur des maigres oliviers. Sites brutaux, je les revois, où brûlent en menaçant les rochers des ruines sous le vol âpre des vautours ! Sur la cime ardue te rappelles-tu l'aigle immense planant par-dessus nos têtes, en pleine chaleur, les ailes ouvertes, tout bleu de se confondre avec l'éclat diaphane des journées ?

Comme je t'ai vue alors, ô celle qui pour moi as été longtemps l'unique fée, je te verrai toujours, sans doute, et je t'aime de m'avoir été si bonne, volontiers. Qu'ils le disent, tu n'existes pas ! Auprès de moi tu te tiens encore, je le sens, j'écoute ta voix chanter; je suis bien sûr, tu es là.

O multiple et toujours la même, j'ai trouvé ta ressemblance à des portraits de femmes anciennement mortes, tu revêtis les traits d'une héroïne d'aventures dont je n'ai pu, faiblesse ou crainte, conter la vie, c'est vrai, Enide tant de fois songée ! et surtout j'ai goûté l'aube de tes regards chaleureux au temps où, de matin en matin, venait s'asseoir, pendant une heure, à mon côté, une réelle amie des jours présents.

Depuis si longtemps, elle m'a oublié, et moi je n'ai pas eu le souci de la revoir. Maintenant je marcherai par nos anciennes pelouses, je m'arrêterai au bord des allées qu'elle préférait, je la chercherai au Bois chaque jour.

Hélas ! est-ce donc la première fois ? Qu'ai-je fait,

toutes ces semaines écoulées, sinon l'appeler de mes regards anxieux et de toute la plainte balbutiée de mes lèvres? Je n'aurais voulu me l'avouer. L'amie s'est évanouie; une autre, et c'est bien elle, a pris la place laissée, et je l'aime à présent, parce que son visage est le même. C'est elle encore, l'étrangère, que d'un sentiment plus âpre et sûr j'aime, que j'aime cette fois, l'ai-je avoué? d'amour.

Elle était la fraternelle, la douce consolatrice. L'aurais-je imaginée nue? je ne l'ai pas, une fois, étreinte ou embrassée. Ma claire amie, étoile propice à mon destin brumeux, je vous cherche pour me guider encore, pour me désigner l'avenir de qui m'éprendre.

La trouverai-je?

Au Bois seulement elle m'a permis de la voir. Chez elle, tôt je l'avais pressenti, le bonheur ne souriait pas. Elle ne voulait pas, à mes yeux, déchoir.

Il n'importe. Si, la semaine finie, ses doigts ici ne se sont pas tendus à la rencontre de ma main, j'irai. Il faut que je la voie, lui parler, l'entendre! Il faut.

Une année déjà! — Voudra-t-elle me revoir?— Si elle avait voulu, après le mois d'absence auquel elle fut, en ce temps-là, contrainte, elle serait bien d'elle-même revenue à nos allées favorites, je l'eusse revue, l'intimité première se fût simplement renouée. Mais moi-même je n'allais plus guères, dès lors, par les chemins attristés de notre Bois qui me parlaient de son absence, et elle a pu, sans que je l'aie su, y revenir.

Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit? Elle voulait, il est vrai, ne me laisser rien de matériel qui attestât plus tard la réalité de sa venue à mon esprit, et se satisfaisait d'illuminer pour, ensuite, brusque fantôme d'un songe, disparaître toute.

Et puis, elle a souffert si longtemps sans me parler jamais de sa souffrance. Je n'ai connu sa vie que bien tard et je l'ai plainte d'avoir, ainsi, vécu.

N'ai-je point, aux parois éteintes presque du souvenir, en moi l'image atténuée d'une jeune femme de jadis amaigrie et pensive que je me plaisais à faire, aux recoins obscurs des fêtes du monde, causer de sa souffrance et pleurer bien doucement ? J'étais si jeune encore et bien grave; elle me confiait les aventures de sa douleur. Pauvre que la volupté de son rêve d'enfance a désertée, elle était la languissante corolle vouée avant l'heure à se flétrir si la rosée de quelque espoir n'était venue la vivifier. Ce fut lorsque je m'étais le plus isolé sans doute; elle connut peut-être une aube promise d'un juvénile et fervent amour. Elle s'illumina de la douce vision future, oublieuse de sa vie vraie, stérile, glaciale, au foyer en cendres d'un époux vieilli, toujours malade, dégoûtant.

Si ses journées dès lors se vouèrent à embraser de la fortifiante illusion de sa jeunesse fraîche la friche désolée des vains songes amoureux, elle passa du moins pure aux étendues lassées des brumes que nous aimâmes trop; elle fut la source de félicité, la fontaine neuve de la vigueur reprise et de nos désirs rénovés. Et la nuit, elle se souvenait d'être ce qu'elle était, tout le charme vernal des eaux, du ciel

et de la terre, l'auguste et frêle chanson des brises voluptueuses et rapides, la voix en fête de la lumière.

Elle ne vécut, dès lors, au morne foyer que les minutes de son oubli, mais, vite, elle savait se ressaisir et elle courait par les allées d'espoir rafraîchir les lèvres d'angoisse et refleurir les yeux de ses amis anxieux. Ainsi, en dépit de l'apparence qui la liait au chevet d'un moribond que dès toujours elle avait haï, elle vint vers moi par une grise matinée d'hiver lucide et me prodigua le conseil apparemment insoucieux de sa beauté pour attiser en ma vie éteinte les flammes de l'espérance et de l'amour.

V

Plus jamais ne la revoir ! Ah ! l'ignoble triomphe du vieux époux, comme il ricane, je l'entends, dans l'ombre où il est seul. Quoi ! deux jeunes gens forts, épris de la vie autant que d'eux-mêmes, florissants de joie et d'amour, éperdus d'enthousiasme, d'orgueil et d'illusions, ivres de l'avenir propice et des belles heures prochaines, tandis que se morfond en une incessante agonie le misérable qui trouble seul la possibilité du bonheur, quoi ! et le moribond n'est point mort, et brusquement l'homme jeune est emporté, puis la jeune femme, après un surcroît de douleurs et de tortures, est éteinte par le souffle de la mort. Quoi ! elle morte, survit à elle morte l'implacable bourreau.

Elle ! Son geste m'a désigné les chemins de l'aurore. Des cendres de ma mémoire abolie elle a ranimé une flamme d'aimer et de vouloir. Elle a peuplé ma destinée future de tant de désirs enthousiastes

que maintenant moi, l'indolent assoupi aux carrefours anciens de maints regrets, je me suis levé, je marche vers les fêtes promises de la montagne. Et mon pas se faisait allègre, j'allais les yeux fixés sur les lueurs matinales, mais je me suis soudain détourné vers l'ombre de la plaine disparue, où je n'ai rien vu, sinon l'horreur ténébreuse par l'idole sourde foulant aux pieds toutes les fleurettes qui y figuraient, pour moi, jadis, le sourire d'un espoir ou la forme d'une affection.

Mais il n'importe. Je me suis échappé. Il est trop tard.

Morte, elle par qui vraiment je vis! Elle morte! elle a pu mourir, et moi, qui suis né d'un geste de son vouloir, moi, quand elle est morte, je vis.

Eh bien, soit! J'irai donc où elle voulait, je poursuivrai ma route ; j'atteindrai le but qu'elle m'a assigné jadis, par la persévérance. Je gravirai les âpres terrasses de la falaise. Je sais que le sentier se perd souvent par des détours en les rocailles qui s'éboulent, en les ronces qui déchirent, qu'il se recourbe en plis sans fin, labyrinthe morne; mais ma résolution restera énergique et grave. Je porterai en moi le poids radieux du cher souvenir, j'atteindrai par elle, avec elle, le sommet suprême.

Vieillard répugnant! son rire, là-bas, du fond de la plaine laissée, sa voix hésitante, édentée, s'éraille et ses yeux rongés et rouges luisent d'un jet sinistre! Il rit de mes efforts à me libérer, à vaincre! Pourriture dont le sale agrégat s'éternise, moins qu'un mort dont se souvienne la terre pour, avec délices, s'en nourrir! Vers une aube que tu ne sauras plus voir, je fuirai le grincement de ton hoquet maudit : raille

et persifle, va ! Je ne suis pas celui que ton sarcasme mordra.

Elle qui fut la lumière même est éteinte dans la mort. C'est la terre qui l'a, le mieux, aimée, et ravie à notre amour. Elle l'aime, la terre, et se repaît de sa splendeur.

A présent, où est-elle ?

Je ne l'ai pas vue, je la vois toujours, raide, étendue en sa bière, tandis qu'un pâle linge l'enlinceule parmi le son, le son répandu pour que ne se brisent les frêles membres inertes aux rudesses du bois qui les enserre. Là, immobile, elle est à jamais ; jamais on n'ouvrira la bière. On l'a descendue sous le sol, enfermée sous une pierre qu'on ne soulèvera que pour y poser, tour à tour, des bières nouvelles, pendant des années. Silencieusement, son corps adorable se défleurira : tout, organes, nerfs, muscles se putréfiera avec lenteur, s'anéantira jusqu'en la décomposition complète, se réduira par un travail inexorable et long, avec le linceul et le cercueil, en une boueuse bouillie gluante, filtrant aux pores du granit, pour plus tard, s'étant mêlée à travers l'humus gras du cimetière à des milliers d'égales boues, résidus des corps naïvement, comme le sien, jeunes et beaux, repétris par de nouvelles affinités inattendues et divers, refleurir qui sait? un jour cette terre d'où tout est né et où tout encore doit perpétuellement rentrer et se dissoudre.

Où, à présent, est-elle?

Je la vois, déjà verdissante ; les lignes de sa beauté humaine se sont oblitérées. Elle est cette masse de chair putride qui se fait peu à peu plus flasque, inconsistante et incolore. Et, Dieux ! quelles végétations fourmillantes de larves et de vers ! la

fermentation obscure et obstinée la ronge et l'anime jusqu'au néant! C'était toi, cela? et tu vis encore si belle, ô mon souvenir!... Où, à présent, est-elle?

Mais non! tu es cela, mais ce n'est pas toi! Ce que j'ai tant aimé, oh! le périssable ce l'était autant que l'éternel en toi! ce qui se fond, ce qui résiste ou se reforme. En toi le mouvement et la couleur, la vie, tout ce dont naissaient ta grâce, cette fraîcheur, et, souffle si délicat, ton esprit ingénieux et tendre. Qu'importe le fond commun, à tous le même? De variables combinaisons nous font divers, nous créent vivants, nous séparent de l'Univers! Tout est la même chose.

Maintenant, si tout s'est effondré et dissous, si toi tu n'es plus fondue parmi le tout, ta mémoire du moins persiste. Voilà un peu de terre vague : comment cela pourrait-il être toi?

Je t'aime! Ton corps qui périt, le frêle squelette délicieux, bientôt impalpable poudre, les chairs marcies par une mousse caustique, je les retrouverai, au printemps, refleurir en la délicatesse des iris, en l'harmonieux sourire d'une source ou d'une femme au fond des bois. Alors je saurai recueillir sur tes lèvres absentes et réelles le conseil encore suscité de ta fraîcheur si claire. J'écouterai ta neuve voix s'égayer vers l'avenir. Je m'arrêterai un instant pour goûter le charme du repos à l'ombre des feuillages paisibles, et la brise m'y parlera des labeurs faciles de l'amour et de l'espoir. O chère! je suis à toi jusqu'à la fin de mes jours, je te porte en moi, je t'ai.

Et maintenant je gravirai l'altière falaise d'où la mer apparaît si belle. C'est une étendue de flots paisibles, selon les fonds sous le soleil de radieux et divers chatoiements. Les bleus y songent si éperdument calmes qu'ils sont épais, les verts chantent plus lumineux et prompts, des violets et des roses par moments rares y fleurissent. Et les parois rudes des montagnes lointaines engouffrent des ombres étourdissantes en un tumulte de leurs clameurs, cuves où bout la lumière sous le ciel invariable et serein. Tout resplendit et s'ingénie vers le frissonnement multiple de la splendeur totale. Le jour est né, s'épanouit et triomphe. O Beauté de la femme! n'as-tu jamais surgi de l'écume de ces vagues en feux vers l'espoir de rivages fortunés, que pour te dissoudre sans cesse et appauvrir de ta disparition stupéfaite le monde tout embrasé et qui s'exalte à te chérir ?

FIN

TABLE

Avertissement. 5

Première partie 11

Deuxième partie. 57

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le douze mai mil nuit cent quatre-vingt-dix-neuf.

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

Fondé en 1672

(*Série moderne*)

15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ. — PARIS

paraît tous les mois en livraisons de 300 pages, et forme dans l'année 4 volumes in 8, avec tables.

Rédacteur en Chef : ALFRED VALLETTE

Romans, Nouvelles, Poèmes, Littérature
Philosophie, Critique, Traductions, Théâtre, Musique
Portraits, Dessins et Vignettes originaux.

REVUE DU MOIS

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Théâtre (publié) : Louis Dumur.
Littérature : Robert de Souza.
Histoire, Sociologie : Marcel Collière.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Science sociale : Henri Mazel.
Questions morales et religieuses : Victor Charbonnel.
Sciences : Albert Prieur.
Méthodes : Valéry.
Voyages, Archéologie : Charles Merki.
Romania, Folklore : J. Drexelius.
Bibliophilie, Histoire de l'Art : R. de Bury.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Chronique universitaire : L. Bélugou.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herc
Musique : Pierre de Bréville.
Art moderne : André Fontainas.
Art ancien : Virgile Josz.
Publications d'Art : Y. Ramboss
Le Meuble et la Maison : Les XIII
Chronique du Midi : Jean Carrère.
Chronique de Bruxelles : Georg Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davr
Lettres italiennes : Luciano Zuccoli
Lettres espagnoles : Ephrem Vincen
Lettres portugaises : Philéas Lebesg
Lettres latino-américaines : Pe Emilio Coll.
Lettres russes : Zinaïda Wenguero
Lettres néerlandaises : Pauw.
Lettres scandinaves : Peer Eketræ.
Lettres tchèques : Jean Rowalski.
Variétés : X.
Publications récentes : Mercure
Échos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO :

France : 2 fr. » — Étranger : 2 fr. 25

ABONNEMENT

FRANCE		ETRANGER	
Un an.	20 fr.	Un an	24
Six mois	11 »	Six mois	13 »
Trois mois	6 »	Trois mois	7 »

On s'abonne *sans frais* dans tous les bureaux de poste en France (Algérie Corse comprises), et dans les pays suivants : Belgique, Danemark, Italie, Norveg Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse.

Imp. C. RENAUDIE, 56, rue de Seine, Paris.

PQ
2611
O72
O7

Fontainas, André
L'ornement de la solitude

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 08 15 011 2